

LES

ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

—

EN VENTE

Le Baron La Gazette	5 vol.
Mademoiselle de Cardonne	3 vol.
Aventures du Chevalier de Pampelonne	5 vol.
Les Prétendants de Catherine	5 vol.
Le Bout de l'oreille	7 vol.
La Tour de Dago	5 vol.
Un Ami diabolique	3 vol.
Le Légataire	2 vol.
Les Péchés mignons	5 vol.
Médine	2 vol.
La Marquise de Candeuil	2 vol.
Les derniers Kerven	2 vol.

Ouvrages du Marquis de Foudras.

—

EN VENTE.

Un Drame en Famille	5 vol.
Un Grand Comédien	3 vol.
Le Chevalier d'Estagnol	6 vol.
Diane et Vénus	4 vol.
Madeleine Repentante (*suite du Caprice*)	4 vol.
Un Capitaine de Beauvoisis	4 vol.
Jacques de Brancion	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Le Capitaine La Curée	4 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Madame de Miremont	2 vol.
Lord Algernon (*suite de madame de Miremont*)	4 vol.
La comtesse Alvinzi	2 vol.
Lilia la Tyrolienne (*épuisé*)	4 vol.
Tristan de Beauregard (*épuisé*)	4 vol.
Un Caprice de grande dame (in-18)	3 vol.
Suzanne d'Estouville (in-18)	2 vol.

Ouvrage d'Alexandre Dumas.

—

LA COMTESSE DE SALISBURY.

6 volumes in-8.

On vend séparément les derniers volumes pour compléter la première édition.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

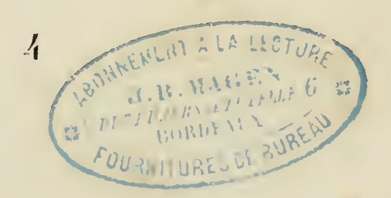
LES ÉTAPES
D'UN
VOLONTAIRE

LE ROI DE CHEVRIÈRES.

PAR

PAUL DUPLESSIS.

4



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE
—
1854

CHAPITRE XXXVIII

—

Après un nouveau débat très animé pour savoir si l'on renouvellerait le comité en entier ou en partie, ce fut à cette dernière décision que l'on s'arrêta.

Les postulants aux places des expulsés s'empressèrent de présenter leurs professions de foi! Dieu sait les monstruosités que nous entendîmes.

Le premier qui s'expliqua fut un orfèvre.

— Je jure de me maintenir toujours pur comme l'or du creuset, s'écria-t-il.

Vint ensuite un maître de danse.

— Moi, je m'engage à faire danser les aristocrates de la bonne manière.

Après le maître de danse un huissier s'avança, et dit :

— Je jure de signifier aux royalistes, aux fédéralistes, aux modérés, aux riches

et aux suspects, la volonté du peuple, en parlant à leurs personnes. (Applaudissements.)

A l'huissier succéda un procureur, qui s'écria avec emphase :

— Citoyens, je jure d'imiter les républicains de Rome, de Sparte, de Marathon !

— Et moi, s'empressa d'ajouter un tisserand qui se présentait également, de faire non-seulement comme Marathon, mais encore comme Marat ! (Tonnerre d'applaudissements.)

— Frères et amis, dit un nouveau postulant, je trouve que toutes ces promesses ne vous engagent pas à grand'chose ;

car vous ne précisez rien. Ce que je veux, moi, c'est que l'on envoie à la guillotine soixante-quinze détenus sur les cent cinquante que renferme la maison de réclusion, et que chaque décade soit marquée par dix arrestations et cinq condamnations à mort!..... — (Vive adhésion. — Adopté.)

Une voix partant du fond de la salle :

— Par amendement, je demande qu'on ne puisse faire des arrestations que sur preuves et que les mandats soient motivés. (Huées, clameurs, cris : A la lanterne le modéré!)

Un membre de la société, s'avançant alors d'un air farouche, prononça les paroles suivantes, qui me causèrent, le lec-

teur le comprendra sans peine, une pénible émotion.

— Que faisons-nous donc, braves sans-culottes, des complices du traître Edmond Verdier? Je demande que sa famille soit mise en état d'arrestation, et les scellés apposés sur ses papiers, meubles et biens! que son cousin le parfumeur, surtout, ce corrupteur du goût public, soit poursuivi avec la dernière rigueur.

— J'appuie la motion ! ajouta une autre voix.

— Parbleu! je le crois bien, s'écria mon hôte, vous êtes tous les deux parfumeurs comme moi ; seulement, comme je débite de la bonne marchandise, et vous de la mauvaise, je vends beaucoup, et vous,

vous ne vendez rien. Or, le jour où vous ne m'aurez plus pour concurrent, cela fera réellement vos affaires! Je demande à l'assemblée de passer à l'ordre du jour sur cette question d'eau de lavande et de pommade, qui est trop au-dessous de sa dignité.

On cria : L'ordre du jour! et Verdier fut sauvé.

Il était près d'une heure du matin lorsque l'on termina la dernière nomination qui fut celle du héros de la séance, l'illustre Pinçon.

— Citoyen, avait-il dit, voici ma profession de foi en peu de mots : Je m'engage, si vous me choisissez, à rester maigre!

— Voilà une mauvaise soirée pour moi, me dit Verdier lorsque nous sortîmes.

— Pourquoi cela, mon cher ami, n'a-t-on pas, au contraire, prononcé l'ordre du jour sur votre mise en accusation ?

— Oui, mais le confrère qui a demandé cette mesure a été nommé membre du comité — et au fait son commerce n'allant pas, il devait nécessairement se lancer dans la haute politique. — Or, je connais cet homme et je sais qu'il reviendra à la charge. Il me semble que ma tête ne tient plus qu'à demi sur mes épaules.

Le lendemain de cette séance de la société populaire, dont j'ai cru devoir donner au lecteur un scrupuleux rendu-compte, j'étais à causer avec mon hôte devant la

porte de son magasin, lorsque nous vîmes passer une pauvre femme au teint hâve, aux yeux hagards, et dont l'air de profonde tristesse me frappa.

Verdier l'appela.

— Qu'avez-vous donc, Martine? lui demanda-t-il d'un ton affectueux.

— Ah ! mon bon monsieur Verdier, lui répondit-elle avec égarement, cette fois est la dernière que vous me voyez! dans quelques minutes, je ne ferai plus partie de ce monde.

— Vous êtes folle, Martine! Que me dites-vous donc là?

— Hélas! la vérité. Ce matin le comité

de surveillance a fait faire une descente chez moi, où l'on a trouvé un peu de blé que j'avais ramassé à force de soins, de privations et de peines... Mon pauvre mari ayant pris la responsabilité de ce fait a été arrêté et conduit en prison !

Or, à présent je me trouve avec mes deux malheureux enfants qui n'ont rien pris depuis hier et se meurent de faim !

— Et que comptez-vous faire ?

— Les étouffer et me couper ensuite le col, répondit Martine avec égarement. Innocentes créatures ! pourquoi les laisser mourir ainsi à petit feu ! Ne vaut-il pas mieux leur éviter toutes les souffrances qui les attendent et qui doivent aboutir également par la mort !

A cet horrible aveu, Verdier, sortant des réflexions dans lesquelles il semblait plongé, s'adressa à Martine.

— Tant pis pour vous si vous abusez de ma confiance, lui dit-il, suivez-moi.

Une fois dans sa boutique, Verdier se retourna vers moi, et me montrant la porte de la rue :

— Voulez-vous, mon cher ami, me dit-il, quoiqu'officier, monter un moment la garde ? Si par hasard quelque commissaire de la société de surveillance se présentait, vous tousseriez trois fois de suite pour m'avertir de sa présence

— Volontiers : vous pouvez compter sur moi.

Le parfumeur me remercia par un signe de tête et s'éloigna aussitôt.

A peine cinq minutes se furent-elles écoulées qu'il revint portant un assez gros paquet dans ses mains et s'adressant à Martine.

— Tenez, ma bonne voisine, lui dit-il, voici du blé!... ne me trahissez pas et retournez sans plus tarder auprès de vos enfants qui vous attendent. Je vous le répète, pas de remercîments!... Quand vous aurez consommé ce blé, si votre mari n'est pas encore sorti de prison et que vous vous trouviez toujours dans le besoin, adressez-vous à moi!... J'ai encore quelques provisions en réserve...

— Ah! mon bon monsieur Verdier, que Dieu...

— Pour la troisième fois, pas de remercîments, interrompit mon hôte, ne me trahissez pas, c'est tout ce que je vous demande.

— Mon cher ami, dis-je à mon hôte, lorsque la malheureuse mère se fut éloignée, ce que vous avez fait là est très bien, mais ne craignez-vous pas qu'en écoutant ainsi la voix de votre cœur, vous n'arriviez à tomber à votre tour dans la misère? Par le temps de disette qui court, le blé est plus précieux que l'or et votre action est par trop sublime!

— Pas tant d'enthousiasme, mon cher hôte, me répondit-il en souriant, et ne

m'élevez pas si haut pour si peu de chose! Vous avez dû remarquer cette volière qui est enchâssée dans le mur de mon arrière boutique : elle cache la porte d'un entre-sol qui renferme soixante quintaux de grains ! C'est une réserve que personne au monde ne connaît, moi, et vous à présent excepté, qui servira à nourrir ma famille lorsqu'elle sera réduite à la dernière extrémité : au reste rien ne m'est plus aisé que de me fournir de grains !...

— D'où le tirez-vous donc? votre pays est stérile en blé, et la mer vous est fermée.

— Peut-être le fais-je venir de Gênes par Nice.

— Par terre, c'est impossible ! par mer,

les corsaires de Loano et d'Oneille rendent les transports bien difficiles!

— Alors ce n'est ni par mer ni par terre! N'insistez pas, je vous prie. Vous savez l'extrême confiance que j'ai en vous, confiance dont je viens de vous donner encore une preuve tout à l'heure en vous révélant l'existence de mon grenier d'abondance; mais la façon dont je me procure mon blé est un secret qui ne m'appartient pas... Je voulais seulement vous faire remarquer une chose, c'est combien le stupide despotisme des esprits bornés et violents qui nous gouvernent aujourd'hui aggrave la disette qui nous désole. Sans les lois sanguinaires et atroces qui prohibent ce que l'on appelle l'accaparement, ce qui n'est au fond que la propriété, je

pourrais faire profiter de mes resssources une foule de malheureux ; bien des gens aussi qui, par surcroît de précaution, se sont munis d'une quantité de grains de beaucoup supérieure à leurs besoins, reverseraient ce trop plein dans la consommation. Mais, non, la loi veut l'égalité, et toute tentative d'égalité n'aboutit jamais qu'à la misère...

Verdier achevait à peine de prononcer ces dernières paroles, lorsque des cris tumultueux venant de la rue nous attirèrent de nouveau sur la porte du magasin : nous vîmes d'abord un rassemblement assez nombreux qui se dirigeait de notre côté, puis bientôt, hélas ! au milieu de cette masse agitée, nous distinguâmes la malheureuse Martine qui, poussée et ballottée

en tous sens, avait les vêtements à moitié arrachés et les cheveux épars.

Nous apprîmes d'un des témoins de cette scène, que la pauvre femme ayant laissé échapper un des coins de la toile qui contenait le blé qu'elle emportait, le grain s'était répandu par terre, et qu'à l'instant l'on s'était jeté sur elle en la traitant d'accapareuse, et qu'on l'avait arrêtée.

La malheureuse, en passant devant nous, nous jeta un coup d'œil plein de prière, et élevant la voix comme si elle s'adressait à la foule :

— Citoyens, je vous en conjure, dit-elle, laissez-moi retourner auprès de mes enfants qui m'attendent ; que voulez-vous

que deviennent ces innocentes créatures ainsi abandonnées ?

Verdier répondit à son appel indirect par un signe d'intelligence ; et la pauvre Martine voyant qu'elle était comprise, que ses enfants avaient trouvé un protecteur, s'éloigna sans ajouter un mot et sans essayer d'opposer la moindre résistance.

— Allons, mon ami, me dit peu après Verdier en prenant son chapeau, je suis la cause involontaire, c'est vrai, mais enfin je suis la cause du malheur de cette femme, et je dois, autant qu'il est en moi, le réparer.

Une demi-heure plus tard, les enfants de Martine, confiés à une vieille femme, que connaissait mon hôte, se trouvaient à l'abri du froid et de la faim.

Nous revenions, le bon parfumeur et moi, à la maison, lorsqu'en traversant la place nous fûmes abordés par un homme, dont la figure repoussante de laideur et la démarche impudente ne prévenaient certes guère en sa faveur.

Il me sembla que cet individu ne m'était pas inconnu, que déjà je l'avais vu une fois ailleurs.

— Je n'ai plus de doute sur tes opinions, Verdier! s'écria-t-il en élevant la voix de façon à attirer l'attention des passants, tu es le digne parent de ton cousin! un aristocrate comme lui, un stipendié de l'étranger, un émissaire des ci-devant princes de la maison de Bourbon! Oui, j'ai des preuves en main des tes trahisons! Tremble!...

La foule, en entendant ces accusations formulées, je le répète, à très haute voix, n'avait pas tardé à se faire autour de Verdier.

— Et sur quelle preuve appuies-tu tes accusations? demanda mon hôte à son furieux interlocuteur.

— Sur une preuve que tu ne pourras pas nier, car elle existe encore! Hier, j'ai envoyé acheter chez toi afin de savoir à quoi m'en tenir sur tes frauduleux procédés de fabrication, un pot de pommade; or, l'étiquette que je conserve soigneusement, portait trois fleurs de lys, puis écrit autour ces mots-ci : « Pommade à la royale! »

A cette révélation, un cri d'indignation

partit de la foule qui devenait de plus en plus compacte, et déjà je parcourais la place d'un regard inquiet pour voir si je n'apercevais pas quelques camarades du bataillon, qui pussent m'aider à venir au secours du parfumeur, lorsque mon hôte, sans rien perdre de son sangfroid, mit les rieurs de son côté en répondant à son adversaire :

— Eh bien, oui ! je conviens, lui dit-il, qu'il peut se trouver encore sur mes pots quelques anciennes étiquettes, mais vous savez, citoyens, que nous donnons de temps en temps de bons coups de peignes aux royalistes, n'est-il donc pas juste de leur fournir aussi un peu de pommade?

A peine ces paroles furent-elles prononcées, qu'un éclat de rire universel les

accueillit et la foule ne tarda pas à se disperser.

— A présent que nous voilà seuls, mon cher confrère, dit Verdier en s'adressant à son accusateur, causons raison. Que veux-tu? Que j'abandonne un commerce dans lequel je réussis mieux que toi? Que je te délivre de ma dangereuse concurrence?

C'est là le vrai motif de tes hostilités à mon égard, n'est-ce pas?

Mon Dieu, je ne te cacherai pas que si j'étais le plus fort, je repousserais avec indignation et mépris une prétention semblable!

Mais c'est tout le contraire qui arrive, et je dois me soumettre!

Hier au soir l'élection, en te faisant membre du comité de la société populaire, t'a donné un pouvoir qui peut me devenir fatal : je dois donc plier la tête.

Veux-tu t'engager à cesser toute hostilité contre moi, à ne plus me poursuivre, et je te promets qu'avant la fin du mois je fermerai ma boutique et cesserai d'être parfumeur.

Je te parle à cœur ouvert et je joue avec toi cartes sur table, réponds et [agis de même à mon égard.

— Il est certain que si tu agis ainsi, répondit le confrère de Verdier d'un ton considérablement radouci, tu acquerras de tels droits à ma reconnaissance, qu'à moins d'être un monstre d'ingratitude, je

me trouverai dans l'impossibilité de te nuire. Nous pourrions même nous entendre au sujet de la vente de ton fonds ; si tu tiens absolument à t'en défaire, je tâcherai de t'en débarrasser.

— Eh bien ! c'est convenu, dit Verdier, d'ici à un mois mon fonds sera à toi.

— Vraiment, cher ami, je commence à croire que je t'avais mal jugé, s'écria le nouveau membre du comité de la société populaire, en serrant la main de mon hôte ! Que veux-tu ! la faute en est à la mauvaise réputation de ton cousin Edmond, réputation qui a rejailli sur toute sa famille !

Verdier, après avoir répondu à ces avances amicales avec une apparence de

cordialité sincère, prit congé de son confrère.

J'étais, quant à moi, indigné au-delà de toute expression.

— J'espère bien, mon cher ami, lui dis-je, que vous ne tiendrez pas ce marché, qui ne peut être sérieux.

— Je vous demande bien pardon, me répondit-il, ce marché ou cette convention est la chose la plus sérieuse du monde, puisque sa non exécution entraînerait la perte de ma tête! Oh! ne vous récriez pas, et croyez qu'avant de me résoudre à accepter cette extrémité, j'ai mûrement pesé et examiné les chances de perte et de salut que m'offrait la résistance. Or, le résultat de cet examen a été pour moi l'intime

conviction que je succomberais dans la lutte.

Le sacrifice devant s'accomplir, ne vaut-il pas mieux, je vous le demande, le faire de bonne grâce!

Je suis ruiné, me direz-vous.

Mon Dieu! je vous répondrai à cela que je préfère encore la perte de ma fortune et de mon industrie à celle de ma tête.

Au reste, la façon dont le citoyen membre du comité de la société populaire vient d'agir à mon égard est une chose tellement commune de nos jours, que ce n'est plus la peine vraiment ni de s'en étonner ni de s'en indigner.

Aujourd'hui le pouvoir public ne sert aux élus du peuple qu'à améliorer leur position personnelle.

C'est chose acceptée.

— Mais, qu'allez-vous devenir ?

— Je ne manque ni de courage, ni d'adresse ; je verrai à tourner mon activité d'un autre côté. Après tout, je ne suis pas arrivé à l'âge de quarante-cinq ans sans avoir mis de côté quelques économies : j'attendrai.

Le soir même de cette conversation j'étais assis au coin du feu — car, quoique le printemps fût venu, les soirées étaient encore assez fraîches — et je causais avec Verdier des événements du jour, lorsque

plusieurs de ses amis vinrent lui rendre visite.

— Sais-tu la grande nouvelle, Verdier, lui dit un drapier, c'est demain que l'on juge Agathe Lautier !

— Pauvre sainte! répondit mon hôte avec une profonde émotion, j'espérais qu'on la laisserait tranquille dans sa prison.

— Tout le monde l'espérait aussi ! reprit le drapier, mais il paraît que quelques exaltés, ayant fait entendre à ce sujet des plaintes, le comité de salut public a cru devoir sévir ! Tous les honnêtes gens de la ville sont dans la consternation.

— Pauvre sainte! répéta Verdier d'un

air de respectueuse commisération, ils ne lui feront pas grâce! Sa vertu parle trop haut contre elle. Encore une victime pour l'échafaud.

— Quelle est donc cette Agathe Lautier? demandai-je à Verdier, qui inspire un intérêt si général? Cependant les victimes sont assez nombreuses aujourd'hui, les catastrophes sanglantes assez fréquentes, et l'avenir assez sombre et menaçant pour tout le monde, pour que l'on ne songe pas à s'occuper d'une individualité.

— Oh! Agathe Lautier est aimée de toute la ville! C'est une religieuse à peine âgée de vingt-trois ans, admirablement belle, d'une conduite exemplaire et dont

on ne parle qu'avec vénération. N'avez-vous donc jamais encore entendu prononcer son nom ?

— Jamais ! Aussi serai-je heureux, si cela ne vous dérangeait pas, que vous me contiez son histoire.

— Je ne demande pas mieux, me répondit Verdier. La voici, en peu de mots : Il y a de cela aujourd'hui cinq ans, il n'était question, dans la ville de Grasse que de mademoiselle Agathe ! C'était à qui s'extasierait sur l'incroyable beauté de cette jeune personne, qui, en effet, méritait bien cette réputation, car jamais la nature ne produisit une plus séduisante créature !

Toutefois, chose rare, surtout en pro-

vince, à ce concert unanime d'admiration et de louanges, ne se mêlait pas la moindre calomnie. La conduite de mademoiselle Agathe était si réservée, si modeste, si exemplaire, la vertu se lisait si bien dans son limpide regard, que les plus mauvaises langues n'osaient risquer sur son compte le plus léger propos.

Jugez donc quelle profonde sensation dut causer dans la ville la nouvelle qui se répandit, que cette merveille, dont vingt rivaux se disputaient la main, allait entrer en religion.

En vain supplia-t-on mademoiselle Agathe de renoncer à ce projet; ni prières, ni remontrances, ni exhortations ne purent rien contre sa résolution : quinze jours

plus tard elle entrait au couvent en qualité de novice.

On espérait que, détournée bientôt par les sévérités monastiques de sa vocation, elle reviendrait au monde : il n'en fut rien!

Deux ans plus tard, toute la ville de Grasse assistait à la prise de voile d'Agathe Lautier!

Lors de la suppression des couvents, Agathe se retira, avec sa supérieure, dans une mauvaise petite chaumière que cette dernière possédait à Antibes, et toutes les deux vécurent alors dans une si grande solitude qu'à peine soupçonnait-on leur existence.

Sur ces entrefaites, arriva un événement qui mit en relief ces deux pauvres et saintes femmes qui ne cherchaient que la retraite et le silence.

La supérieure ou l'abbesse avait un frère, qui, jadis capitaine dans le régiment de Poitou, s'était jeté dans Toulon, lorsque cette ville leva, contre la République, l'étendard de la révolte.

Venu avec les austro-sardes, ce capitaine fut blessé et ne put se rembarquer avec eux lorsque la ville tomba au pouvoir des troupes républicaines. La sortie du port étant une chose impossible à tenter, il résolut une fois convalescent, de se réfugier auprès de sa sœur.

L'ex-capitaine effectua avec bonheur le

voyage de Toulon à Antibes, mais il n'était pas depuis quinze jours chez sa sœur, que reconnu et dénoncé, il fut arrêté par ordre du comité révolutionnaire.

Inutile d'ajouter que sa sœur et mademoiselle Agathe, accusées toutes les deux d'avoir recélé un hors-la-loi, partagèrent son sort.

Le troisième jour de sa captivité, le capitaine fut mandé devant le tribunal criminel.

L'interrogatoire qu'on lui fit subir, grâce à la franchise de ses réponses, ne fut pas de longue durée.

— Comment avez-vous été blessé à

Toulon? lui demanda l'accusateur public.

— J'ai été blessé, répondit-il, en combattant contre la République, que je méprise et que je hais...

— Sais-tu bien que ces paroles suffiraient seules pour faire tomber ta tête? s'écria l'accusateur.

— Parbleu, si je le sais, mais parfaitement, répondit tranquillement le capitaine, c'est justement pour cela que je les ai prononcées, et afin que n'ayant pas à m'adresser, pour la forme, quelques questions oiseuses, vous me délivriez, par une prompte condamnation, de votre odieuse présence.

Le capitaine, je n'ai pas besoin de vous le dire, fut condamné à mort !

— Eh bien, mon frère? lui demanda avec anxiété sa sœur l'abbesse, lorsqu'il rentra dans la prison.

— Eh bien, ma sœur, lui répondit-il, nous sommes restés chacun dans notre rôle ; j'ai parlé en militaire, ces messieurs m'ont condamné à mort !...

A cette nouvelle à laquelle elle devait cependant s'attendre, la vieille abbesse dont les facultés étaient déjà extrêmement affaiblies par l'âge et par la souffrance, poussa un grand cri et tomba par terre, sans connaissance.

— Ne te désespères donc pas, ma pauvre sœur, lui disait le capitaine, le

passage de la vie à la mort n'est pas chose aussi douloureuse qu'on le pense. — Le couteau de la guillotine qui vous tranche la tête n'est pas si cruel dans sa morsure, que le bistouri d'un médecin !...

— Ce n'est pas bien de parler ainsi, monsieur, lui dit alors Agathe; ce que l'on doit voir dans la mort, ce n'est pas la mort elle-même, mais la nouvelle vie qui s'offre pour nous au-delà de la tombe.

— Ma chère demoiselle, répondit le capitaine, je me connais fort peu en religion : je suis non un abbé, mais bien un militaire. Lorsque le moment de mourir viendra, je saurai soutenir l'honneur de mon épaulette et tomber avec courage.

— Oui, je sais, dit tristement Agathe,

que chez les hommes l'amour-propre est le plus puissant mobile de leurs actions, je ne mets nullement en doute, capitaine, qu'en gravissant les degrés de l'échafaud vous ne portiez la tête haute et le regard hautain ; mais, croyez-moi, si vous n'avez que ce sentiment mondain pour vous soutenir, vos derniers moments seront terribles ! La religion seule peut élever réellement l'homme au-dessus de la crainte et de la douleur.

Le capitaine n'ayant pas répondu, la jeune fille n'insista pas et retomba dans un silence dont elle ne sortait que rarement.

Quant au militaire, après avoir refusé le secours d'un prêtre qui se trouvait alors

captif dans la prison, il passa le reste de la journée à rire, à boire et à chanter.

Il eût été du reste impossible, à l'insouciance et à la gaîté de sa contenance, de deviner qu'il devait sous peu d'heures périr sur l'échafaud.

— Chers amis, dit-il le lendemain aux prisonniers, après le déjeûner, le geôlier vient de m'apprendre que je n'ai plus que trois heures à vivre ! Vous devriez bien m'aider à les passer gaîment !... Si nous formions quelques danses !...

Personne ne répondit à cette bravade, mais Agathe s'avançant vers le capitaine et levant sur lui ses beaux yeux si pleins de candeur :

— Capitaine, lui dit-elle, vous avez peur!

A ces paroles, la figure du militaire se teignit d'une vive rougeur, et d'une voix émue :

— Ces paroles venant de vous, je ne puis y répondre, mademoiselle, lui dit-il.

— Capitaine, continua Agathe avec un ton d'assurance plein de fermeté et de modestie à la fois, je sais qu'aux yeux de la foule vous passerez pour être mort en brave; mais, je vous le répète, votre cœur est ému, agité..... Vous avez peur!

— Eh bien! oui, c'est vrai! s'écria le capitaine avec violence; que voulez-vous? on est homme avant tout!

CHAPITRE XXXIX

En cet endroit de son récit, j'interrompis mon hôte :

— Comment donc peut-il se faire, mon cher Verdier, lui dis-je, que vous possédiez

tous ces détails. Étiez-vous donc en prison vous-même à cette époque?

— Non pas, grâce à Dieu! mais un de mes anciens hommes de peine y remplissait les fonctions de geôlier, lorsque ces événements arrivèrent... Au reste toute la ville les connaît aussi bien que moi, car les gardes nationaux de garde à la maison de détention en furent témoins et les racontèrent. Je continue : Le capitaine du régiment de Poitou, après l'aveu de sa faiblesse, voulut revenir sur ses paroles et leur donner un autre sens; mais sœur Agathe ne lui en laissa pas le temps, car elle le pria avec tant d'instance de lui consacrer une des trois heures qui lui restaient à vivre, qu'il ne put se refuser à sa prière.

La jeune fille et le militaire se retirèrent donc dans un des angles de la vaste pièce qui sert de lieu de réunion aux prisonniers et Agathe, s'asseyant auprès du capitaine, se mit à lui parler à voix basse.

C'était un curieux et attendrissant tableau que de voir cette belle enfant, le regard radieux, l'œil inspiré, pauvre fleur qu'un souffle eût semblé devoir briser, et qui puisant dans sa croyance seule en Dieu un courage en dehors de la nature, consolait ce vieux militaire à la figure rude et hautaine, à l'apparence athlétique.

A mesure que sœur Agathe parlait, un changement extraordinaire s'opérait dans la physionomie du soldat ; ses muscles contractés par la rage, la colère et la

crainte, semblaient se détendre et donnaient une tout autre expression à son visage.

Enfin, tout à coup on le vit se lever vivement, puis tombant aux genoux d'Agathe, il prit une de ses mains, la porta respectueusement à ses lèvres et se mit à pleurer à chaudes larmes. Un grand silence régnait dans la salle commune.

Tous les détenus étaient profondément attendris.

— Ah ! mes amis, s'écria bientôt le capitaine, j'ignorais encore le pouvoir de la religion et de la vertu. Dieu vient de me le révéler par un miracle ! Que son nom soit béni ! A présent, oui, je puis le dire hautement et sans crainte de mentir à ma cons-

cience, cette idée de l'échafaud qui naguère me torturait le cœur, quoique mon amour-propre laissât le calme à mon visage; cette idée, loin de m'effrayer, me charme et me sourit!

L'homme n'a pas le droit de disposer de son existence, et si l'on m'apportait ma grâce, je serais forcé de l'accepter; mais je vous jure que loin de ressentir aucune joie de cet événement, j'en éprouverais plutôt de la tristesse.

Le crime triomphant qui règne à présent en France, a fait de notre pauvre pays un si triste séjour, qu'en regard du monde éternel que j'entrevois, y rester plus longtemps me semblerait un grand malheur!

Le capitaine, après avoir prononcé ces paroles avec un feu et une vivacité qui prouvaient combien il ressentait vivement ce qu'il exprimait, s'en fut trouver le prêtre dont il avait refusé l'assistance, et se retira avec lui à l'écart.

Je ne vous parlerai pas du ravissement de l'abbesse en voyant la subite et fervente conversion de son frère; seulement, à l'idée qu'on lui allait lui enlever ce frère chéri pour le conduire à l'échafaud, elle tombait dans des crises nerveuses que l'on avait toutes les peines imaginables à calmer.

On fut donc obligé, devant l'état inquiétant de la pauvre vieille abbesse, de recourir à un généreux mensonge; grâce

à quelque menue monnaie qu'on lui donna, un geôlier vint annoncer que le jugement qui condamnait le capitaine à mort venait d'être cassé et remis à quinzaine.

Cette nouvelle avait, avec l'espérance, rendu un peu de calme à la bonne supérieure ; assise près de son frère, elle le regardait avec une ineffable tendresse, lorsque tout à coup la porte de la salle s'ouvrit et un piquet de gendarmes se présenta.

On venait chercher le capitaine pour le conduire à la guillotine.

A cette nouvelle que le chef du détachement lui apprit brutalement et sans aucune précaution, la supérieure se leva

de sa chaise, comme mue par un ressort, fit deux pas en avant, puis tomba lourdement par terre.»

On s'empressa d'aller à son secours; elle était morte.

— Dans quelques minutes je serai près de toi, ô ma bonne sœur! dit le capitaine d'une voix douce et attendrie. Dieu nous attend au ciel.

Se retournant alors vers ses co-détenus, le militaire leur adressa un bref adieu, puis s'adressant enfin à sœur Agathe :

— Mademoiselle, lui dit-il, mon sort vous apprend assez celui qui vous attend pour m'avoir donné un asile. Je ne demande pas que vous me pardonniez votre

mort, car cette mort, en enlevant à la terre une de ses victimes, doit placer une sainte dans le ciel! A revoir, ma sœur!

Le capitaine conduit à l'échafaud ne trouva sur son passage qu'une population en délire, qui, sans respect pour son malheur, accueillit sa présence par des outrages; mais, insensible à ces lâches insultes, il conserva jusqu'au pied de la guillotine une attitude recueillie et pleine de douceur, un sourire naturel qui entr'ouvrait à demi ses lèvres; on devinait que cet homme, soutenu par une pensée puissante, marchait à la mort sans émotion et sans faiblesse; que son âme, planant au dessus de la terre, s'envolait déjà vers Dieu.

Agathe Lautier, restée seule au monde, devint la Providence de la prison.

Consolant les affligés, soutenant les faibles et soignant les malades, elle trouvait dans sa vertu une force surhumaine pour résister à la fatigue ; son corps, si délicat, semblait de fer.

L'influence conquise par l'admirable dévoûment de la jeune fille sur ses compagnons de captivité, s'étendit bientôt jusque sur les geôliers, et elle devint la Providence de la maison de réclusion.

Un détenu avait-il une réclamation à faire valoir, une plainte à adresser, il allait trouver la jeune sainte, — c'était ainsi que l'on appelait Agathe, — et cette plainte ou cette réclamation, en passant par la bouche de la sœur, était entendue des représentants les plus farouches, et l'on y faisait droit.

Pouvoir de la vertu! depuis qu'Agathe Lautier était sous les verroux, l'intérieur de la prison n'était plus reconnaissable : on y était presque heureux! Les sentiments de charité et de fraternité qu'elle avait su inspirer à ses compagnons de captivité, en mettant leurs ressources et leurs infortunes en commun, avaient centuplé les unes et fait presque disparaître les autres.

Vous comprenez qu'une telle conduite ne pouvait rester longtemps impunie. Aussi Agathe Lautier, doit-elle comparaître demain soir devant le tribunal criminel!

— Et pensez-vous, mon cher Verdier, qu'elle sera condamnée? demandai-je à

mon hôte lorsqu'il eut achevé ce simple et touchant récit que je transcrivis le soir même sur mes tablettes, sans y rien ajouter ni retrancher.

— Hélas! cela ne fait pas pour moi un doute! Vous sentez-vous le courage d'assister à son jugement?

— Ma foi, quelque douloureuse impression que doive me causer ce drame, vous avez éveillé en moi un tel désir de voir cette angélique jeune fille, que j'irai au tribunal.

— Eh bien, alors, je vous accompagnerai!

Ma nuit fut agitée jusqu'au lendemain matin par un pénible sommeil.

La douce figure, — telle que je me l'étais créée, d'Agathe Lautier m'apparut dans dans tous les songes sinistres qui vinrent s'asseoir à mon chevet : je voyais la céleste créature en butte aux grossiers outrages de la foule ; je voulais m'élancer à son secours, mais une force invincible me retenait cloué à ma place, et j'entendais bientôt le bruit sourd produit par la chute du fatal triangle d'acier! Vingt fois, jusqu'à ce que le jour pénétrât dans ma chambre, je me réveillai ainsi en sursaut, brisé par la douleur et inondé d'une sueur froide.

Au premier rayon de lumière qui perça à travers mes rideaux, je me hâtai donc de me lever et m'en fus trouver Verdier.

— Je vois à votre teint pâle et défait,

que vous n'avez guère reposé depuis hier, mon cher ami, me dit-il. Ma foi, je ne vous cacherai pas que de mon côté, je n'ai guère dormi non plus! Etes-vous toujours décidé à assister à la séance du tribunal?

— Plus que jamais! Seulement je me suis rappelé que c'est pour aujourd'hui que j'ai donné rendez-vous à votre cousin Edmond et à l'ancien portier Gérard! Il faut donc que je me rende à l'ancien château des Templiers, et je crains de ne pouvoir revenir à temps pour le jugement de sœur Agathe.

— Il est inutile que vous alliez à ce rendez-vous, me répondit mon hôte, vous n'y trouveriez personne. J'ai oublié de vous avertir que hier, j'ai fait passer un mot à

mon cousin pour l'avertir qu'il n'ait pas à nous attendre, car mes démarches sont tellement surveillées en ce moment, qu'il y aurait folie à moi d'entreprendre la moindre chose d'irrégulier... d'ici à une semaine, j'espère que nous inventerons un moyen pour voir Edmond sans nous compromettre; d'ici là restons tranquilles!

— Vraiment, mon cher Verdier, lui dis-je, malgré la sincère et profonde amitié que je ressens pour vous, il me tarde de quitter Grasse! L'aspect de votre ville devient par trop lugubre et son séjour par trop triste. On ne voit toute la journée que des commissaires du comité de surveillance qui, suivis d'ouvriers armés de haches, de crochets, d'échelles et de pioches, parcourent les rues et entrent dans

la plupart des maisons pour s'y livrer à de minutieuses et brutales investigations.

On n'entend que les cris déchirants et les gémissements des infortunés que l'on arrête parce que l'on a trouvé un peu de blé chez eux; que les rugissements féroces de la populace qui à chacune de ces découvertes bat des mains avec transport, et accompagne, en hurlant des chants de triomphe, les grains saisis, jusqu'au dépôt général! C'est à s'enfermer chez soi, à clouer ses fenêtres, à casser sa clé dans sa serrure, et à ne plus sortir!...

— Le tableau que vous venez de tracer de l'aspect que présente notre ville est loin, je l'avoue, d'être chargé, me répondit Verdier; mais je ne vois pas

pourquoi il vous fait désirer de quitter Grasse! Croyez-vous donc que le reste de de la France présente un aspect moins lugubre. La désolation, la ruine et la terreur, ne règnent-elles donc pas partout en souveraines! Il n'y a qu'à passer à l'étranger! mais servir sous un drapeau ennemi n'est-ce pas une chose au-dessus de la force d'un honnête homme!... Non, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de courber la tête et d'attendre avec une stoïque indifférence un jour meilleur.

Il était à peine quatre heures lorsque nous sortîmes, Verdier et moi, pour nous rendre au tribunal. La séance ne devait s'ouvrir qu'à six heures, mais l'intérêt qu'inspirait Agathe Lautier était tel que toute la ville se rendait en masse au tri-

bunal, et quoique la séance, je le répète, ne dût s'ouvrir que deux heures plus tard, nous eûmes toutes les peines du monde, Verdier et moi, à pénétrer dans la salle.

A peine venais-je d'entrer quand un violent coup m'atteignit à l'épaule et manqua de me renverser; je me retournai furieux; mais à la vue d'Anselme, je me calmai de suite.

— J'avais peur de ne t'avoir pas touché, me dit-il, et j'allais essayer de te saisir par le collet, afin que nous nous placions à côté l'un de l'autre; mais tu as senti, à ce qu'il paraît, mon avertissement?

— Tu appelles cela un avertissement! tu devrais dire un coup de massue, lui répondis-je. Mais comment veux-tu que je

me place près de toi? la foule est tellement compacte, qu'il me semble que je suis retenu dans un étau...

— C'est drôle, je me trouve très à mon aise, moi!... Au reste, je t'assure que mes voisins ne demandent pas mieux que de te laisser placer à mes côtés!... N'est-ce pas, citoyens, que cela ne vous dérange pas, continua Anselme, en écartant les bras avec une telle force qu'il refoula, au milieu des cris et des imprécations, la masse de spectateurs qui l'entourait.

Nous profitâmes, Verdier et moi, de cette éclaircie pour nous glisser près d'Anselme.

—Comment donc se fait-il, mon ami, lui demandai-je, que je te trouve ici?

— Ma foi, je pourrais bien t'adresser la même question. Je suis venu pour voir. Il paraît que les ogres du comité doivent dévorer une pauvre jeune fille dont tout le crime consiste à avoir trop de vertu. Je ne serai pas fâché d'assister à cette monstruosité qui ne fera que me confirmer dans mes nouvelles opinions, car tu sais que j'ai changé d'opinions...

— Mais Anselme, dis-je à voix basse et en approchant ma bouche de son oreille, tu es donc fou ! tu vas te compromettre !...

— Me compromettre, moi ! répéta Anselme à haute voix. Allons donc, tu plaisantes ! Je ne suis pas assez riche pour que l'on convoite mes dépouilles ; pas assez intrigant pour que l'on craigne mon am-

bition, et pas assez timide pour que l'on s'expose à ma colère. S'il y avait seulement en France dix mille citoyens comme moi, bien unis et bien disciplinés, je voudrais que, avant huit jours, tous les honnêtes gens pussent se montrer à visage découvert et sans avoir rien à craindre des carmagnoles crasseuses et tachées de sang, devant lesquelles ils s'inclinent aujourd'hui.

Les propos hardis d'Anselme, en donnant du courage à nos voisins, me permirent d'apprendre plusieurs particularités intéressantes sur sœur Agathe, car la conversation ne pouvait tomber sur un autre sujet que sur celui de l'arrestation de la céleste religieuse.

Je vis que les gens qui nous entouraient étaient tous ses admirateurs.

Enfin, après une attente de deux heures, une sonnette retentit, on cria silence et le tribunal fit son entrée dans la salle.

CHAPITRE XL

Mon premier soin, on le concevra sans peine, fut d'examiner les hommes qui composaient le tribunal. Je voulus essayer de deviner, par l'inspection de leurs visages, qui devait l'emporter en eux de la clémence ou de la haine.

Hélas! au premier coup d'œil que je jetai sur ces juges, je jugeai que la condamnation d'Agathe Lautier était un fait inévitable.

Cependant le président, que je ne remarquai qu'au moment où il prit place sur son fauteuil, me parut triste et soucieux.

— Oh! faites mon Dieu, dis-je en moi-même, faites que cet homme soit désarmé par la vertu de la jeune sœur! car lui seul peut la sauver!

Les membres du tribunal venaient à peine de s'asseoir lorsqu'un nouveau coup de sonnette retentit.

— La voilà! la voilà! s'écria-t-on de

toutes parts, et tous les regards se portèrent dans la même direction, c'est-à-dire vers une porte située au fond de la salle, derrière le banc occupé par les juges.

Presque aussitôt cette porte s'ouvrit, et l'on vit passer plusieurs gendarmes à la figure rébarbative, et qui, armés de leurs mousquetons et le sabre au côté, se dirigèrent, en passant derrière les juges, vers le banc des accusés.

A peine les gendarmes furent-ils entrés que la jeune religieuse, apparut elle-même.

Un murmure de pitié retentit de toutes parts.

Quant à moi, je l'avoue, je restai frappé

de respect et d'admiration à la vue de la jeune fille.

Agathe Lautier était vêtue avec une simplicité extrême : elle portait une robe violette à petits carreaux noirs ; sa coiffe ronde, fixée par une bande de ganse noire, encadrait la figure la plus céleste et la plus idéale que l'on puisse s'imaginer ; une vraie tête de Vierge de Raphaël. Enfin, un fichu de mousseline blanche, sur lequel brillait une petite croix d'or, retenue par un cordon noir, complétait la chaste toilette de la jeune martyre.

En voyant, ou plutôt en sentant que tous les regards de l'assemblée étaient fixés sur elle, car sœur Agathe avait les yeux baissés, le visage de l'accusée s'empourpra

d'une pudique rougeur, mais cette émotion dura peu et bientôt elle reprit son air habituel de sérénité.

Après les questions ordinaires, c'est-à-dire quel était son âge, sa profession, son domicile, le président entra au vif dans l'acte d'accusation.

— Saviez-vous, Agathe Lautier, lui demanda-t-il, que le frère de votre ci-devant abbesse était caché dans la maison que vous habitiez?

— Oui, citoyen, je le savais, répondit Agathe sans hésiter.

— Agathe Lautier, continua le président d'une voix légèrement émue, la maison que vous occupiez était-elle louée en

votre nom ? Réfléchissez bien avant de répondre, car les paroles que vous allez prononcer décideront de votre sort.

— Je vous remercie, citoyen, de votre bonté et de votre impartialité, dit alors la jeune religieuse. Oui, en effet, je comprends très bien que répondre d'une façon affirmative, c'est avouer avoir donné asile à un proscrit, et que cet aveu doit entraîner une condamnation à mort! Dieu m'a donné jusqu'à ce jour de ma vie assez de force pour ne jamais tomber dans le mensonge, je répondrai la vérité.

Après la suppression des couvents, notre pauvre abbesse n'avait que sa pension pour tous moyens d'existence, mais bientôt on cessa de la payer et elle se trouva ré-

duite, ainsi que moi, au travail de ses mains. On a cru jusqu'à présent que l'humble chaumière que nous habitions appartenait à mon ancienne supérieure, et on s'est trompé : nous louions cette chaumière. C'était à ma digne abbesse et à moi que son propriétaire l'avait louée et c'était toujours moi qui allais payer les termes échus.

A cette réponse, un murmure de désolation parcourut l'auditoire; on voyait qu'Agathe se perdait.

Le président sembla hésiter un moment; mais reprenant bientôt la parole :

— Agathe, dit-il lentement, probablement afin de bien faire comprendre à la

jeune fille l'importance de cette nouvelle question : avec quels fonds acquittiez-vous vos termes au propriétaire ; ces fonds ne provenaient-ils pas de ressources particulières à votre ex-abbesse, et votre rôle dans cette circonstance ne se réduisait-il point à celui de simple commissionnaire ?

Ne vous troublez pas, remettez-vous et ne répondez qu'après avoir réfléchi...

— Je vous remercie bien, citoyen président, dit Agathe, mais la vérité n'est qu'une, je n'ai pas besoin de réfléchir. L'argent qui nous servait à payer notre loyer provenait de notre travail commun à ma supérieure et à moi, et même comme

j'étais plus jeune qu'elle, c'était moi qui naturellement gagnais le plus...

Oui, je comprends très bien que cette réponse me soit défavorable, ajouta la jeune fille, en entendant un sourd murmure s'élever des bancs de l'auditoire, car elle me rend solidaire de l'asile accordé par ma supérieure à son frère.

En entendant le murmure et, pour être plus exact, le gémissement universel et spontané, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'était élevé dans l'auditoire, le commissaire du pouvoir exécutif se leva vivement de dessus son fauteuil, et d'une voix éclatante :

— Qu'est-ce donc, s'écria-t-il que cette scandaleuse sensibilité pour une misérable

contre-révolutionnaire qui a recélé un assassin de la patrie? N'y a-t-il donc dans cette enceinte que des traîtres? Ne s'y trouve-t-il un seul véritable républicain? Naïfs citoyens qui attribuez au respect dû à la vérité, les paroles de cette femme, ne comprenez-vous donc pas qu'un amour insensé et coupable a seul dicté ses réponses; elle ne veut pas survivre à son amant le défunt capitaine de l'ex-régiment d'Anjou!

A cette indigne calomnie débitée avec violence, de quelques points de la salle partirent des cris isolés de : « A la guillotine la maîtresse des émigrés! à la lanterne l'hypocrite! »

— Mille tonnerres! murmura Anselme

dont les yeux injectés de sang, les veines du front gonflées, et les sourcils contractés dénotaient énergiquement l'indignation qui l'animait, mille tonnerres, je ne laisserai pas passer impunie une telle indignité!

— Anselme, lui dis-je vivement, je t'en supplie, modère l'expression de ton indignation qui ne pourrait qu'aggraver encore la position de cette malheureuse enfant!...

— Ça m'est égal! on nous guillotinera ensemble, mais je parlerai!...

Mon camarade allait mettre son projet à exécution, lorsque sœur Agathe l'en empêcha involontairement.

Se levant avec une lenteur imposante et pleine de dignité, car elle s'était assise après son interrogatoire, la jeune religieuse, le front resplendissant d'une auréole de vertu et de la palme du martyr, fixa d'un regard empreint d'une sublime sérénité le commissaire du pouvoir exécutif, et d'une voix calme et pénétrante, qui me retentit au cœur et fit monter des larmes dans mes yeux :

— Citoyen, lui dit-elle au milieu d'un silence solennel, je regrette pour toi les paroles que tu viens de prononcer. Ne crois pas que j'obéisse à l'orgueil en repoussant de toute la force de ma conscience tes calomnies contre moi ! Non, le témoignage de ma conscience me suffit, et je me tairais si je ne craignais que tes

odieux propos, acceptés sans examen et sans réflexion, ne devinssent un sujet de scandale, une arme entre les mains de ceux qui attaquent sans cesse la religion dans les fautes de ses serviteurs.

Devant Dieu qui m'entend et qui te juge, devant Dieu qui m'a donné la force nécessaire pour préférer la mort au mensonge, le capitaine n'a jamais été pour moi qu'un frère en Jésus-Christ, qu'un infortuné proscrit que la charité m'ordonnait de secourir!

Il régnait dans le ton, dans le geste, dans la voix et dans le maintien de la jeune religieuse, un tel accent de vérité, que le commissaire du pouvoir exécutif baissa malgré lui les yeux d'un air em-

barrassé, et resta pendant quelques secondes sans trouver une parole de réponse.

Toutefois, se remettant bientôt de son trouble, grâce à un puissant effet de volonté :

— A présent que la scène de comédie est jouée, poursuivons les débats, dit-il d'une voix brève et ironique.

Le président reprit alors le cours de son interrogatoire et adressa — pour la forme, — quelques nouvelles et insignifiantes questions à Agathe, qui y répondit avec la même modestie et la même douceur qu'elle avait montrée jusqu'alors; puis le président déclara les débats terminés et fit un résumé clair et précis.

Le commissaire entendu à son tour, ne démentit pas la mauvaise opinion que j'avais conçue de lui.

— Citoyens, s'écria-t-il l'écume à la bouche et la haine dans les yeux, jamais encore je n'avais assisté à un spectacle aussi odieux que celui qui nous scandalise en ce moment !

J'ai vu souvent des traîtres à la patrie, accablés sous le poids du remords, de la honte ou de la crainte, essayer soit de tromper, soit d'adoucir l'implacable sévérité de la justice : les uns employaient le mensonge, d'autres avaient recours aux larmes; mais enfin ces larmes et ces mensonges prouvaient au moins que les misérables reconnaissaient les crimes dont ils

s'étaient rendus coupables et acceptaient le juste jugement du peuple!

Que voyons-nous en ce moment? Une indigne créature qui, poussée par un amour coupable, et soutenue par cette ridicule croyance que la mort doit la réunir à celui dont elle a été la maîtresse, se fait un piédestal de sa trahison à la patrie, se vante d'avoir donné asile à un hors-la-loi, et se drape orgueilleusement dans son crime!

O mères vertueuses! ô jeunes filles pudiques! qui êtes venues ici pour former votre esprit et votre cœur à l'amour sacré de la patrie, bouchez-vous les oreilles, fermez les yeux, éloignez-vous, tant de cynisme affecterait trop péniblement votre candeur!

Quant à moi, quoique habitué à voir le crime sous toutes ses faces, je ne puis m'empêcher, devant la monstrueuse impudence de cette ci-devant religieuse, de sentir le rouge de l'indignation me monter au visage!...

Mais à quoi bon tant de paroles! Ici le crime est flagrant, la trahison à la patrie, horrible et imminente! Ma pudeur indignée se révolte et me retire la faculté de m'exprimer. Je conclus à la peine de mort!

Après cette espèce de discours — cri d'une hyène en fureur — du commissaire du pouvoir exécutif, il se fit dans l'auditoire un profond et pénible silence : les souffles étaient retenus, les cœurs ne bat-

taient plus, une horrible anxiété pesait sur l'assemblée.

Les juges allèrent aux opinions, mais leur délibération fut de courte durée, et à peine levés ils se rassirent.

Alors le président se leva, et, après les formules d'usage, prononça d'une voix émue ces paroles :

« Le tribunal condamne Agathe Lautier à la peine de mort, et déclare ses biens confisqués au profit de la nation ! »

— Le Seigneur soit loué, que sa sainte volonté soit faite ! dit d'une voix douce et calme la jeune religieuse après le prononcé de ce jugement.

— N'avez-vous rien à ajouter? lui demanda alors le président.

— Rien, citoyen, répondit Agathe Lautier, mais se ravisant bientôt et levant sur le président ses yeux humides et reconnaissants : oui, citoyen, reprit-elle, il me reste, avant de quitter ce monde, à remercier le tribunal de l'humanité qu'il m'a témoignée. Dans quelques heures, si Dieu daigne me faire miséricorde, je prierai pour lui au séjour des élus!

— Pauvre et généreuse fille! me dit Anselme, dont de grosses larmes gonflaient les paupières et tremblaient dans les cils, elle n'a pas osé remercier personnellement le président — dans la crainte de le compromettre — de la bonté qu'il

lui a montrée, et elle s'est ingénieusement adressée au tribunal. Que de délicatesse et de vertu, mon cher ami! Enthousiasmé par un tel exemple, je sens que le bonheur ne se trouve que dans l'accomplissement des devoirs et j'ai bien envie d'étrangler ce gueux de commissaire! Que penses-tu de ce projet?

Anselme prononça ces paroles à si haute et si intelligible voix, qu'elles furent entendues par toutes les personnes qui nous entouraient.

Au reste, au sentiment de sympathie évidente qu'elles causèrent, je vis qu'Anselme n'avait pas à craindre une dénonciation.

— Eh bien! reprit-il, tu ne dis rien

Mon projet te semble-t-il donc incomplet? Crois-tu donc que je doive adjoindre quelques juges au commissaire du pouvoir exécutif? Après tout, la chose est faisable.

— Anselme, je t'en conjure, tais-toi! lui répondis-je. N'oublie point que tu es avec moi, que je suis, jusqu'à un certain point, solidaire de tes actes et de tes paroles, et que je ne t'ai point donné mission de me compromettre...

— Au fait, c'est juste! après tout, tu pourrais entrer de moitié dans mon projet! Adieu, pauvre sainte! adieu! murmura Anselme en voyant les gendarmes entourer Agathe Lautier et l'emmener hors de l'audience.

— Veux-tu que nous accompagnions cette jeune victime jusqu'à sa prison ? demandai-je à Anselme, afin de le faire sortir, car je voyais la fureur le gagner de plus en plus, et je craignais qu'il ne se laissât entraîner à quelque violence dont les suites pouvaient être irréparables et les conséquences terribles !

— Tu as là une excellente idée ! me répondit-il, suis-moi !

Anselme prit alors son élan, et bousculant tout le monde sur son passage, il atteignit, sans plus tarder la porte, et sortit en courant.

Je le suivis.

Une foule immense, dout la pitié con-

centrée par la terreur se traduisait en un morne et lugubre silence, s'étendait depuis le tribunal jusqu'à la porte de la prison. Agathe Lautier, en traversant cette multitude, conserva la même assurance et la même modestie de maintien. Plusieurs femmes, se glissant à travers la haie de gendarmes qui entouraient la jeune religieuse, s'approchèrent d'elle pour toucher ses vêtements.

Une seule fois, pendant la durée de ce pénible trajet, une lueur fugitive d'émotion passa sur son visage, ce fut en apercevant une jeune fille qui pleurait à sanglots.

— Voulez-vous me permettre, citoyens, de dire quelques mots à cette jeune per-

sonne? demanda Agathe en s'adressant aux gendarmes qui l'accompagnaient.

Ceux-ci hésitaient.

— Oui! oui! parlez-lui, s'écria Anselme d'une voix qui retentit ainsi qu'un éclat de tonnerre.

Aussitôt des milliers de voix répétèrent: — oui, et les gendarmes, craignant que leur refus n'occasionnât une émeute, durent céder.

Agaihe Lauthier détacha sa croix d'or, et s'approchant de la jeune fille :

— Gardez cette croix, je vous en supplie, ma chère amie, lui dit-elle avec émotion, en souvenir de la pitié que vous m'avez montrée. Oh! vous pouvez l'accepter

sans rougir! Celle qui l'a portée mourra avec son innocence!

— A bas l'hypocrite! à bas les jongleries ! s'écria en ce moment tout près de nous une espèce d'hercule déguenillé, d'une voix qui sentait le vin.

— Ah! voici donc enfin quelqu'un sur qui je puis passer ma mauvaise humeur! me dit à voix basse Anselme, en accompagnant ces paroles d'un soupir retentissant comme celui d'un buffle. Attends un peu!

Avant qu'il me fût possible de le retenir, mon compagnon, s'adressant à l'athlète aux vêtements déguenillés :

— Holà! citoyen, lui dit-il, pourquoi donc cries-tu ainsi : Vive le clergé?

— Moi ! répéta avec un profond étonnement l'homme ainsi interpellé. Moi, j'ai crié : vive le clergé ? Tu es fou ou ivre, soldat ! laisse-moi tranquille et passe ton chemin.

— Tu emploies-là de gros mots, l'ami, dit alors Anselme avec un grand sang-froid, des mots qui ne peuvent me convenir et qui sont capables de te valoir une sévère correction !

— C'est ce que je voudrais bien voir ! s'écria l'athlète en prenant une pose de lutteur.

— Vois donc ! dit laconiquement Anselme.

A peine ces deux mots étaient-ils pro-

noncés, que mon camarade tomba à coups de poings avec une telle force sur son adversaire, que celui-ci, le visage ensanglanté et meurtri, roula aussitôt à terre.

Ce léger triomphe ne suffisait pas à la colère d'Anselme : saisissant l'homme déguenillé par un reste de culotte qui lui ceignait la taille, il le balança quelques secondes en l'air, puis, par un suprême effort, il le lança à dix pas de lui dans la foule, en s'écriant :

« — Qui veut d'un traître à la patrie ? »

CHAPITRE XLI

—

Fidèle à mes habitudes de prudence, je m'empressai, profitant de la confusion que produisit cet événement, d'entraîner Anselme loin du théâtre de son exploit.

— Vraiment, mon cher ami, lui dis-je,

tu devrais bien te déshabituer d'assommer ainsi le monde.

— J'avoue, en effet, me répondit-il, que je deviens, avec mes exécutions, un peu monotone! Que veux-tu, j'ai plus de nerfs que d'imagination, et quand l'indignation m'anime, je ne trouve rien de commode comme d'assommer mon adversaire.

— Où allons-nous, à présent, Anselme?

— Retournons au tribunal; je ne serai pas fâché de voir si l'injustice de ces tigres est égale pour tout le monde.

Lorsque nous rentrâmes dans la salle

d'audience, un nouvel accusé faisait son entrée.

C'était un grand et robuste campagnard à la figure bronzée par le soleil, aux vêtements usés par le travail, à la voix retentissante.

Aux premières questions que le président adressa à ce nouveau prévenu, celui-ci allongea le cou, tendit les oreilles et plissa le front, comme un homme qui fait tous ses efforts, sans pouvoir y parvenir, pour comprendre ; mais sa bonne volonté n'aboutit à rien ; car, s'adressant bientôt en patois au tribunal, il déclara qu'il n'avait pas l'habitude de la langue française.

— Si je parlais plus lentement, croyez-vous que vous me comprendriez davantage? lui demanda le président en scandant sa phrase.

L'accusé ouvrit de grands yeux, leva plusieurs fois de suite les épaules d'un air de dépit, et garda le silence.

— Allons! accusé, reprit sévèrement le président, cesse cette comédie! Je sais qui tu es! Si j'ai bien voulu paraître tomber dans le piége, c'était pour donner au tribunal un échantillon de ta ruse et de ta fausseté.

Le prévenu, loin de se laisser démonter par cette révélation, se mit à regarder le public et les juges d'un air qui semblait

dire : « Pourquoi cet homme s'obstine-t-il donc à me parler en français, puisque je ne comprends pas cette langue? »

Après un silence de quelques secondes, le président reprenant la parole :

— Que l'on fasse avancer les témoins, dit-il.

A cet ordre, cinq ou six paysans s'avancèrent à la barre.

— Quel est cet homme? demanda le magistrat en s'adressant à l'un d'eux.

— Cet homme est l'avocat Lavaux, jadis avocat à Marseille, et à présent mis hors la loi, pour ses complots fédéralistes!

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances ?

— On ne peut plus sûr ; je le jure sur la République !

Tous les autres témoins, interrogés à leur tour, firent la même déclaration, tous affirmèrent qu'ils connaissaient depuis de longues années l'accusé, et que le doute sur son identité ne leur était pas possible.

A mesure qu'une nouvelle déclaration venait confirmer son identité, le prétendu paysan pâlissait et se troublait ; enfin, voyant que la continuation de son rôle devenait impossible :

— Président, s'écria-t-il, en remplaçant

son patois inintelligible par un excellent français, j'avoue que j'ai voulu en imposer au tribunal ; mais, écoute-moi, et tu verras que, si les apparences sont contre moi en ce moment, ma conduite est irréprochable et que je suis tout aussi innocent que l'enfant qui vient de naître, de l'infâme et odieux crime de fédéralisme dont on m'accuse.

— On t'écoute ; parle dit le président.

Le prétendu paysan, ou si l'on aime mieux l'avocat Lavaux, après avoir réfléchi pendant quelques secondes, se leva de dessus le banc où il était assis, puis d'une voix sonore :

— Citoyens ! s'écria-t-il en s'adressant

aux juges, je suis heureux du hasard, ou pour être plus exact, du quiproquo qui me conduit ici, car je lui devrai de pouvoir librement exprimer les sentiments qui m'oppressent... Citoyens! il n'y a dans le monde qu'une chose de vraie, la République! qu'une République possible, celle que nous avons le bonheur de posséder aujourd'hui! La Montagne, citoyens, cette sublime agglomération d'hommes dévoués, probes, incorruptibles, généreux, doit régénérer l'univers!

Son intelligence, et l'exemple de ses vertus moralisent les peuples que son génie féconde.

Je ne vous cacherai cependant pas, ci-

toyens, que tout en reconnaissant et tout en admirant les sublimes qualités que possède la Montagne, j'ai un reproche à lui adresser, car ennemi de la flatterie et du mensonge, l'amour de la vérité l'emporte en moi sur toute considération humaine.

Oui, citoyens, il est à regretter que la Montagne, écoutant trop souvent sa sensibilité, se laisse émouvoir par la vue des pleurs que font couler les arrêts de la justice, car les larmes des traîtres fécondent le sol de la liberté.

Il est à regretter que, se laissant aller aux nobles élans personnels de son cœur, elle laisse se rouiller le couperet de la guillotine!

Elle ne doit voir que le bonheur de la patrie!

Il y a encore en ce moment en France plus de deux cent mille fédéralistes et tout autant d'aristocrates!

Pourquoi donc se contenter de faucher quelques gerbes quand la moisson à récolter est si abondante?

Ce que je demande, citoyens, c'est que l'échafaud fonctionne de nuit et de jour, que les bourreaux se relayent d'heure en heure, qu'une tête tombe à chaque seconde!...

— Accusé Lavaux, dit alors le président en interrompant l'avocat, nous nous associons entièrement au désir et aux sen-

timents que tu viens d'exprimer; mais je dois te rappeler que tu ne te trouves pas en ce moment devant un club, mais bien devant un tribunal; qu'il ne s'agit pas pour toi de proposer des motions, mais bien de te défendre. Dix témoins prétendent, sur la foi du serment, que tu es le même Lavaux compromis dans le complot fédéraliste de Marseille et mis hors la loi. Voilà le point sur lequel tu dois seulement t'expliquer.

— Moi, un fédéraliste! s'écria Lavaux avec une profonde indignation. Calomnie et mensonge! Accuse-moi, citoyen, d'être un voleur, un assassin et je me défendrai avec calme; mais prétendre que je suis un fédéraliste! Ah! à cette seule idée que l'on peut me confondre avec ces ministres

dénaturés, avec ses liberticides, mon indtgnation ne connaît plus de bornes ; la fureur me suffoque et il me devient impossible de conserver mon sangfroid ! Mais, sais-tu bien, président, que pas un de ces criminels exécrables n'a été mis à mort sans que je ne me sois trouvé aux pieds de l'échafaud pour pouvoir jouir des angoisses de ses derniers moments ; sais-tu bien que j'ai dénoncé et fait incarcérer plus de cinquante fédéralistes, que j'ai aidé à en massacrer plus de dix ! Moi, fédéraliste ! allons donc ! c'est une dérision que de prétendre une monstruosité semblable !

— Cependant, c'est bien toi qui es Lavaux, l'avocat de Marseille. Les dépositions des témoins ne laissent aucun doute possible à cet égard !

— Ah! permettez... je comprends tout, à présent, répondit vivement l'accusé en jouant la joie et la surprise. Oui, je suis avocat; je me nomme Lavaux, et j'habite Marseille; mais il y a également dans cette ville un de mes confrères qui porte le même nom; de là l'erreur qui m'a fait prendre pour un fédéraliste.

Le président interpellant les témoins, leur demanda alors si ce que prétendait l'accusé, c'est-à-dire qu'il existait un autre avocat du nom de Lavaux, était vrai; mais tous déclarèrent à l'unanimité et sans hésiter que non.

— Tu entends, accusé, reprit le président, les dépositions de ces citoyens sont précises. Au reste, si tu n'as rien à crain-

dre de la justice, pourquoi ce déguisement pourquoi avoir voulu nous tromper en essayant de nous persuader que tu ne comprenais pas le français? pourquoi? La réponse à cette question n'est pas difficile : parce que tu es aussi lâche que tu as été coupable!

L'avocat Lavaux voulut répondre, mais le président lui ordonna de se taire, et les gendarmes placés à ses côtés le forcèrent de se rasseoir.

Le commissaire du pouvoir exécutif déclara alors qu'eu égard à l'évidence des faits, il renonçait à prendre la parole, et le président se mit à recueillir les voix.

Une minute plus tard, ce magistrat prononçait la sentence qui condamnait l'ac-

cusé à la peine de mort et confisquait ses biens au profit de la République.

Voyant qu'aucune chance d'éviter le sort fatal qui l'attendait ne lui restait, l'avocat marseillais changea aussitôt de langage.

— Misérables! s'écria-t-il en s'adressant à ses juges, que mon sang innocent retombe sur vos têtes coupables! Oui, je suis fédéraliste; oui, je hais et méprise la Montagne; oui, depuis le 31 mai, la République s'est déshonorée en se vautrant dans la boue et dans le sang; oui, vous êtes, vous, les représentants et les serviteurs de la Montagne, des lâches et des assassins!... Oui, votre mémoire sera voué à l'exécration de la postérité!...

Pendant que l'accusé s'exprimait avec cette violence, les gendarmes essayaient de l'arracher à une barre de bois à laquelle il se tenait cramponné : ce ne fut qu'après de longs efforts qu'ils parvinrent à entraîner hors la salle l'avocat écumant de rage, et que des cris de : « A la guillotine, le fédéraliste ! » l'accompagnèrent jusqu'au seuil de la porte du tribunal.

— Quelle différence, me dit froidement Anselme, entre cette sainte jeune fille, si noblement résignée et si vertueuse qui monte sur l'échafaud, pour n'avoir pas voulu charger sa conscience d'un léger et insiguifiant mensonge, et cet homme qui, pour retarder le prononcé de sa condamnation de quelques minutes, a accumulé fourberies sur fourberies, impostu-

res sur impostures, renié ses convictions, outragé son parti, chanté les louanges de ses adversaires ! Ah ! je suis bien certain que la même différence qui a existé dans leur manière d'agir se présentera également dans leur façon de mourir !

Il était assez tard lorsque je rentrai chez mon hôte, que je trouvai plongé dans de profondes et tristes réflexions.

— Ne m'en veuillez pas si je vous ai quitté de suite après le jugement de la pauvre Agathe, me dit-il, l'intérêt de la sainte jeune fille l'exigeait !

— Quoi ! m'écriai-je, en sentant une joie folle me monter au cœur, avez-vous donc quelque espoir de la sauver ? Oh ! de grâce parlez vite.

— Cet espoir est bien faible, mais il existe, me répondit Verdier. Je connais beaucoup de monde ; j'ai rendu des services à pas mal de nos sans-culottes les plus populaires, et je possède une certaine influence occulte. Mais, hélas ! ces moyens d'action sont bien peu en comparaison des obstacles qu'il faudrait vaincre pour sauver Agathe Lautier ! N'importe, pour n'avoir rien à me reprocher, je me suis mis de suite en campagne...

— Et, demandai-je vivement à mon hôte, en l'interrompant, entrevoyez-vous un moyen d'arracher cette victime à l'échafaud ?

— Si j'étais seul à m'occuper d'Agathe, je la considérerais comme perdue ; heureu-

sement que beaucoup de personnes pensent à la sauver.

— Oh ! Dieu protégera vos efforts et les leurs ! sœur Agathe obtiendra sa grâce !

— Vous oubliez que sous le régime de la terreur tout le monde a, à peu près, le droit de condamner, mais que personne ne possède celui de faire grâce ! Non, ce que cherchent ceux qui protégent la pauvre jeune fille, n'est pas de faire révoquer la sentence qui la voue à la mort, mais seulement d'éloigner l'exécution de cette sentence. Qui a terme a vie, dit le proverbe. Qu'Agathe reste provisoirement en prison ; c'est tout ce que nous demandons !

D'un jour à l'autre la chute de nos ty-

rans, la conclusion de la paix, un revirement dans l'opinion publique, une amnistie générale décrétée par la Convention que sais-je, mille et un événements inattendus et qu'il ne m'est pas donné de prévoir, peuvent venir à notre aide et arracher cette intéressante victime des mains du bourreau !

— Et, dites-moi, Verdier, en supposant que vos démarches ne réussissent pas, quand aurait lieu l'exécution d'Agathe ?

— Je l'ignore, au juste : probablement demain !

Je passai toute la nuit en proie à une insomnie cruelle, et le lendemain matin j'étais levé avec les premiers rayons du jour.

Un des commis de mon hôte, que j'interrogeai m'apprit que son patron était déjà sorti.

Cette diligence de Verdier, en me montrant que le brave et excellent parfumeur n'abandonnait pas son projet, apporta un peu de calme dans mes idées et réveilla mon courage abattu.

Neuf heures venaient de sonner, et j'allais m'asseoir devant mon déjeuner lorsque Verdier entra.

— Eh bien! mon ami? lui demandai-je avec une profonde émotion. — A cette laconique question, qui signifiait tant de choses, mon hôte tourna lentement la tête d'une façon négative et garda le silence.

— Vous avez échoué! continuai-je en tâchant de deviner par l'inspection de la physionomie de mon hôte, quel avait été le résultat de ses démarches.

— Hélas! oui, nous avons échoué! me répondit-il enfin. Dieu ne veut pas laisser plus longtemps cet ange sur la terre!

A ces paroles, je sentis mon cœur se serrer.

— Et quand doit avoir lieu l'exécution? repris-je.

— Aujourd'hui même! Voulez-vous donc y assister?

— Moi! m'écriai-je avec horreur. J'aimerais mieux me trouver devant une re-

doute ennemie défendue par des canons chargés à mitraille, que devant l'échafaud où tombera la tête de cette martyre !

J'achevai à peine de prononcer ces paroles, quand un des sergents-majors de ma compagnie se présenta devant moi.

— Adjudant, me dit-il, je viens vous avertir que le bataillon a été requis, par le tribunal criminel, de prendre les armes et de prêter main-forte à l'exécution des deux jugements à mort qu'il a rendus hier, et qui doivent s'accomplir aujourd'hui. On partira du quartier à une heure.

Je n'essaierai pas de peindre au lecteur le violent chagrin, presque le désespoir que me causa cet ordre : j'étais militaire, je dus obéir.

A une heure précise, le tambour battit, et le bataillon divisé en deux détachements sortit du quartier : le premier détachement avait pour mission de se rendre sur la place où devait avoir lieu l'exécution; le second était chargé d'escorter les condamnés; je faisais partie de ce dernier.

Arrivés devant la porte de la prison, la troupe se forma en double haie, et attendit la sortie des patiens.

Quant à moi, depuis que je me trouvais forcé d'assister à l'horrible drame qui allait se dénouer, un singulier changement s'était opéré dans mon esprit : semblable aux poltrons qui, une fois contraints d'aller au feu, se grisent à l'odeur de la

poudre et aux éclats du canon, et deviennent des combattants furieux et inexorables, j'avais soif d'assister aux moindres détails de cette scène sanglante, dont la pensée seule, quelques instants auparavant, glaçait mon sang dans mes veines!

Un employé des prisons, que j'avisai, et auquel j'offris deux écus en argent, s'il réussissait à me faire parvenir jusqu'aux condamnés, accepta avec empressement cette bonne aubaine, et me dit de le suivre.

Comme j'étais hors rang, et qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'on réclamât la présence d'un adjudant dans la prison, j'entrai, à la suite de mon guide, sans que personne ne songeât à s'occuper de moi.

Après avoir traversé un sombre corridor, coupé par plusieurs portes, j'arrivai enfin dans la pièce où se tenaient les condamnés.

Rien de saisissant et de lugubre comme le spectacle qui s'offrit à mes yeux.

L'avocat Lavaux, solidement attaché sur un grossier et massif fauteuil de bois de chêne, était d'une paleur livide, quoique ses yeux brillasse d'un éclat fébrile et que sa parole forte et saccadée ne cessàt de se faire entendre.

Parfois insultant ses bourreaux, puis un moment après, en appelant à leur pitié, on devinait facilement que cet homme ne savait pas mourir.

A quelques pas de Lavaux, assise sur

une chaise et entourée des valets du bourreau, était Agathe Lautier.

Lorsque j'entrai, ces employés subalternes de la guillotine s'occupaient de préparer la jeune martyre à la mort.

L'un d'eux, armé d'une paire de grands ciseaux dont le fer ébréché par un trop fréquent usage, déchirait plutôt qu'il ne coupait, arrachait les magnifiques cheveux de la religieuse : un autre, enfin, lui liait les mains avec une corde dont la couleur, d'un rouge brun foncé, prouvait qu'elle avait été plus d'une fois déjà teinte de sang : quant à l'exécuteur des hautes-œuvres, vieillard au corps maigre, osseux et décharné, il suivait d'un œil distrait, et avec la plus grande indifférence, le travail

de ses valets, tout en fumant dans une petite pipe en terre noircie, un tabac à l'odeur horriblement désagréable.

Quelques gendarmes, deux ou trois femmes d'employés complétaient, avec moi, le reste des spectateurs qui se trouvaient dans cette antichambre de la guillotine.

CHAPITRE XLII

—

Jamais je n'oublierai la sublime expression de résignation et de douceur que réflétait le céleste visage de la jeune sœur.

A son air radieux, je compris que sa

pensée, planant déjà au-dessus de la terre, s'était élevée vers le ciel ; Agathe Lautier, j'en suis persuadé, avait perdu en ce moment la conscience de la réalité : elle ne songeait plus à la guillotine.

A un moment cependant je la vis pâlir et son visage trahit l'expression d'une vive douleur physique : en effet, le valet du bourreau, charger de lier ses bras si délicats, s'était acquitté de cette tâche avec une telle brutalité que le sang avait afflué vers les extrémités des mains effilées d'Agathe comme s'il allait en jaillir.

— Prenez donc garde, misérable! dis-je au valet en ne pouvant contenir mon indignation.

— Bah! me répondit-il en me regar-

dant de travers, faut-il pas tant se gèner pour faire de la bonne ouvrage... c'est pour durer si peu de temps !

Toutefois l'indigne et ignoble valet relâcha un peu les cordes dont il venait d'envelopper sa victime.

— Je vous remercie, monsieur, me dit alors Agathe d'une voix douce, et dont le timbre retentit encore douloureusement à mes oreilles, tandis que je trace ces lignes ; je vous remercie, monsieur, de votre humanité, mais qu'importe que ces liens entament mes membres et arrivent jusqu'à mes os !... quelque serrés qu'ils soient ils n'empêcheront pas mon âme de prendre son essor vers notre divin maître.

En ce moment, le valet occupé à fau-

cher, ou, pour être plus exact, à arracher la chevelure de sœur Agathe, fit tomber, par une secousse brusque et involontaire, le fichu de mousseline qui recouvrait les épaules et le col de la victime.

L'homme se baissait pour le ramasser lorsque sœur Agathe, avec une vivacité et une indignation rendues plus saisissantes encore par le contraste qu'elles présentaient avec sa douceur habituelle, se leva vivement de dessus sa chaise et se rejetant en arrière :

— Monsieur, lui dit-elle, les joues couvertes d'une pudique rougeur, ma tête vous appartient, mais j'ai droit à tous vos respects!... ne me touchez pas!

Une des femmes présentes se précipita

aussitôt sur le fichu et le remit sur les épaules de sœur Agathe en lui disant : Ah! citoyenne, il n'y a pas de meilleure patriote que moi, eh bien, en vous voyant condamner, j'ai maudit pour la première fois la République...

— Je vous remercie bien de cette marque de sympathie, ma bonne dame, répondit Agathe avec un accent qui partait du cœur; seulement, croyez-moi, il ne faut jamais maudire.

En ce moment, l'exécuteur en chef des hautes-œuvres, qui s'était absenté, revint, et s'adressant à ses aides :

— Allons, dépêchez-vous, leur dit-il, le temps se passe et vous savez que les con-

damnés doivent être exécutés pour trois heures!

— Ah! mon Dieu! merci! s'écria alors sœur Agathe avec un tel élan que tous les assistants restèrent frappés d'étonnement; merci, mon Dieu, de l'insigne faveur que vous m'accordez! Je mourrai donc à cette même heure où vous avez été attaché à la croix!...

Le bourreau, en entendant ces mots, haussa les épaules d'un air de mépris, puis, jetant un regard sur la toilette des deux condamnés.

— Partons, dit-il, tout en secouant tranquillement sur l'ongle de son pouce la cendre de sa pipe.

Agathe Lautier avait, depuis sa condamnation, manifesté à plusieurs reprises le désir d'être assistée, à sa dernière heure, par un confesseur.

Au moment où le signal du départ venait d'être donné, un employé de la prison accourut l'avertir qu'un prêtre se présentait pour l'accompagner jusqu'à l'échafaud.

A cette nouvelle, le visage de la pauvre enfant resplendit d'une expression de joie céleste.

— Mais je dois t'avertir, citoyenne, continua l'employé, que ce prêtre est un assermenté. Peut-être bien, toi qui es une aristocrate, ne voudras-tu pas l'accepter?...

— Je ne suis ni une aristocrate, ni une citoyenne, répondit doucement Agathe ; je suis une chrétienne qui met toute sa confiance en Dieu et qui croit fermement à un autre monde ! J'ai donné asile à un ennemi de la République, parce que cet ennemi était poursuivi et menacé de mourir sur l'échafaud ; mais j'eusse de même accordé un refuge à un républicain en danger !... Peu m'importe donc que ce prêtre assermenté reconnaisse ou renie telle ou telle institution humaine. Pour moi, il ne représente qu'un ministre de Dieu, et sa présence comble mon cœur de joie.

— Ta réponse est celle d'une honnête fille, dit l'employé avec émotion ; allons, bon courage !

L'exécuteur des hautes-œuvres, que

cette conversation paraissait impatienter, et qui, les yeux fixés sur une grosse montre en argent qu'il venait de retirer de son gousset, donnait des signes non équivoques de sa mauvaise humeur, se tournant une seconde fois vers ses aides, leur réitéra l'ordre du départ.

Agathe Lautier se leva aussitôt d'elle-même, et se dirigea vers la porte de sortie d'un pas calme et assuré.

Il n'en fut pas de même de l'avocat marseillais.

Quoique les bras et les mains de ce dernier fussent solidement attachés derrière son dos, il trouva moyen de se cramponner aux barreaux de l'espèce de fauteuil sur lequel il était assis, et, d'une voix

que la peur rendait rauque et presque inintelligible :

— Je suis innocent ! Il y a eu erreur ! Que l'on aille me chercher le commissaire du pouvoir exécutif ! Vive la Montagne ! A bas Brissot ! A bas Danton ! Vive Robespierre ! Vive Saint-Just ! s'écriait-il en se blotissant dans son fauteuil.

— Allons, enfants, dit brusquement l'exécuteur en s'adressant à ses valets, empoignez-moi ce braillard et portez-le sur vos épaules.

Les valets se précipitèrent sur Lavaux pour exécuter l'ordre de leur maître, mais le premier qui mit la main sur l'avocat marseillais poussa un hurlement de douleur et se rejeta vivement en arrière : le

condamné l'avait mordu à toutes dents à l'épaule.

— Ah ! misérable, s'écria le bourreau, c'est ainsi que tu traites mes hommes !..... attends ! et de sa main osseuse il le frappa violemment au visage.

Lavaux poussa alors un son rauque, inarticulé, un cri qui n'avait rien d'humain, et tenait le milieu entre le rugissement du tigre et le cri du fou ; puis, les yeux sortis à moitié de leurs orbites, et grinçant des dents, il parut attendre avec impatience que ses ennemis osassent se rapprocher de lui.

C'était là un tableau hideux que je n'oublierai jamais !

Quant à sœur Agathe, retombée dans ses pensées, un céleste sourire errait sur ses lèvres ; elle n'avait rien vu, rien entendu de la scène brutale et sanglante qui venait de se passer.

Le bourreau lui-même, quelque habitué qu'il fût au courage passif des victimes qu'emportait chaque jour son funèbre tombereau, — car si, à notre époque, personne n'ose se défendre, tout le monde à peu près sait mourir, — le bourreau, dis-je, ne pût s'empêcher de remarquer le saisissant contraste que présentait la tenue si différente des deux condamnés.

— N'as-tu pas honte, lâche ! dit-il en s'adressant à Lavaux, de montrer tant de faiblesse devant la sublime indifférence de

cette enfant?... Tu cries, tu te démènes, tu mords et tu égratignes pour rien... il faudra bien que ta tête tombe! Prends donc plutôt exemple sur cette ex-religieuse, qui montre une telle tranquillité qu'on croirait vraiment qu'elle est habituée à être guillotinée!

L'exécuteur en chef des hautes-œuvres, charmé de cette fine et délicate plaisanterie, et pensant qu'un tel trait d'esprit avait dû faire rentrer le patient en lui-même, voulut s'en approcher, mais Lavaux se mit à pousser de tels cris et grinça des dents avec une telle fureur, qu'il dut se reculer.

— Allons! il est temps que cette comédie cesse, dit-il, en s'adressant à ses aides,

jetez-moi une couverture sur la tête de cet enragé, empaquetez-le de façon qu'il ne puisse mordre et partons !...

Cet ordre fut exécuté aussitôt, et deux minutes plus tard, Lavaux et Agathe montaient dans le tombereau qui les attendait à la porte de la prison pour les conduire à l'échafaud.

Par un de ces caprices si communs au hasard, il faisait ce jour-là un temps magnifique ; un éclatant et gai soleil de printemps inondait les rues de la ville ; pas un nuage ne tachait l'azur du ciel.

Soit que l'éclat de ces flots de lumière eût ébloui Lavaux, soit que l'aspect saisissant de la foule immense qui attendait l'arrivée des condamnés, l'eût vivement

impressionné, toujours est-il que dès qu'il eût mis les pieds dans le fatal tombereau, il cessa de pousser des cris et d'opposer de la résistance.

Lavaux ayant refusé d'entendre les exhortations du prêtre, était assis entre deux gendarmes ; derrière lui, placée à côté du ministre de Dieu, se tenait Agathe, enfin un autre gendarme et deux bourreaux complétaient le chargement de la charrette.

Malgré le danger qu'il y avait alors à montrer de l'intérêt aux gens condamnés par le tribunal criminel, la foule, à la vue de la jeune fille, fit entendre un murmure d'admiration et de pitié.

Il est vrai que quelques voix ne tar-

dèrent pas à crier : « Vive la Montagne! A bas le fédéraliste! A la guillotine Lavaux! » Mais à la façon timide et irrégulière dont ces cris se produisirent, je compris qu'ils étaient bien plus un tribut payé à la peur qu'arrachés par la haine!

Jamais, de mémoire d'homme, l'on n'avait vu réunie à Grasse une foule aussi considérable que celle qui inondait alors les rues de la ville : aussi le tombereau, arrêté à chaque instant dans sa marche, n'avançait-il qu'avec une extrême lenteur.

La tête penchée sur ma poitrine, et absorbé dans ma douleur, je suivais machinalement ma compagnie, qui escortait le fatal tombereau, lorsque je me sentis

frappé doucement sur l'épaule : en me retournant j'aperçus Verdier.

La vue de mon hôte me causa une des plus profondes émotions que j'aie jamais ressenties de ma vie ; je crus qu'il venait m'annoncer la grâce de sœur Agathe.

— Tout espoir n'est-il donc pas perdu ? lui dis-je en serrant avec force une de ses mains dans les miennes.

— Je ne sais que vous répondre ! Il y a une heure encore que l'on croyait pouvoir sauver Agathe...

— Et à présent il est trop tard ?

— Mon Dieu, je l'ignore ! Je n'ose me livrer à une espérance qui, si elle ne se

réalisait pas, ne ferait qu'augmenter mon désespoir; toutefois je ne puis, malgré moi, me résoudre à accepter comme un fait accompli la mort de cette victime!

— Mais enfin, au nom du ciel! expliquez-vous plus clairement, sur qui comptez-vous? Comment réintégrer maintenant dans la prison qu'elle vient de quitter, cette malheureuse enfant?

— Je compte sur une dernière et suprême démarche que l'on a dû tenter tout à l'heure; quant à réintégrer Agathe dans la maison de détention, rien de plus facile. Agathe a des révélations à faire, ou bien le tribunal de justice a besoin de l'interroger au sujet d'autres prévenus et on surseoit à son exécution. De pareils faits se voient ournellement.

— Ah! mon cher Verdier, si une pareille chose pouvait arriver!... Ce tombereau, quoique sa marche soit ralentie par l'obstacle que lui présente la foule, avance cependant avec une effrayante rapidité, eu égard à la faible distance qui le sépare encore à peine de l'échafaud !...

— Qui sait! Mais tenez, voici un gendarme dont le cheval lancé à fond de train fend les flots de la multitude et se dirige de notre côté. Peut-être bien cet homme apporte-t-il l'ordre de surseoir à l'exécution d'Agathe...

L'idée que venait d'émettre Verdier parut se propager dans la foule avec une rapidité électrique : de tous les côtés le mot de Grâce! retentit, et chacun s'empressa de se reculer pour faire place au

gendarme qui, stimulant de l'éperon sa monture, arrivait au galop.

Cet incident était d'une trop grande importance pour lui, pour que Lavaux, quelqu'abattu qu'il fût, ne le remarquât pas.

A la vive rougeur qui couvrit ses joues, au geste énergique par lequel il se pencha du côté par où venait le gendarme, je compris que l'espérance n'était pas encore morte chez lui.

— Vive la Montagne! s'écria-t-il bientôt d'une voix déchirante. Citoyens, je suis innocent ; on m'a confondu avec un autre. A bas les fédéralistes! Vive Robespierre!...

Quant à sœur Agathe, à qui son confesseur montra du doigt, tout en lui parlant avec vivacité et à voix basse, le militaire dont l'arrivée causait une si vive émotion à la foule et donnait lieu à tant de commentaires, elle ne changea ni de contenance ni de visage.

A peine ses yeux élevés vers le ciel s'abaissèrent-ils dans la direction que lui désignait le doigt du prêtre ; l'ineffable et angélique sourire qui errait sur ses lèvres, depuis qu'elle était montée dans le tombereau, ne s'altéra pas ; il était facile de comprendre que cette jeune martyre s'était placée, par la ferveur de sa croyance, en dehors de tous les sentiments, de toutes les espérances qui ont prise sur l'humanité, et que la mort, loin d'effrayer son cou-

rage, souriait au contraire à son imagination exaltée par la perspective de la vie immortelle qu'elle entrevoyait au-delà de l'échafaud.

— Que la volonté de Dieu soit faite, mon père, dit-elle d'une voix douce au prêtre. Je suis prête à vivre ou à mourir !...

A peine Agathe Lautier achevait-elle de prononcer ces paroles, lorsque le gendarme, dont l'arrivée causait une telle émotion et éveillait tant d'espérances, mit pied à terre devant le commandant de notre bataillon.

— Commandant, lui dit-il d'une voix qui s'entendit au loin, car il s'était fait

dans la foule un silence morne et solennel, le comité de surveillance révolutionnaire, averti qu'une démonstration hostile à la République doit avoir lieu, vous ordonne de faire presser l'exécution des deux condamnés!...

En entendant cet ordre qui parvint jusqu'à lui, l'avocat Lavaux entra dans une fureur épouvantable : Oui, à bas la République! s'écria-t-il, à bas la Montagne! vive le roi! royalistes, courage! je suis des vôtres! sauvez-moi!...

En présence d'une pareille exaltation qui pouvait, en se communiquant à la foule, devenir dangereuse, le commandant du bataillon ordonna aux tambours de battre, et leurs roulements couvrirent aussitôt la voix du condamné.

Je renonce à peindre la profonde douleur que me causa la perte de cette dernière espérance à laquelle je m'étais cramponné de toutes les forces de mon cœur. Je suis intimement persuadé que je souffrais mille fois davantage en ce moment que sœur Agathe.

Notre commandant, stimulé par l'ordre qu'il venait de recevoir, et par la responsabilité qui pesait sur lui, nous fit prendre le pas accéléré.

Les deux chevaux qui traînaient le tombereau, se mirent au trot, et le cortége funèbre, quitte à causer quelque accident dans la foule immense qu'il traversait, n'abandonna plus cette allure jusqu'à ce qu'il eût atteint la Grande-Place, endroit désigné pour l'exécution.

La foule prodigieuse qui attendait sur la place l'arrivée des condamnés, poussa de tels cris lorsqu'ils parurent, que sœur Agathe, troublée dans son extase, jeta autour d'elle un long et curieux regard. Le premier objet qui frappa sa vue, fut la charpente rouge de l'échafaud, qui se détachait d'une façon sinistre au milieu de l'espace.

Le soleil donnait en plein sur le couperet, qu'il faisait étinceler de mille feux.

A cette vue, Lavaux, dont la fureur avait fait place, depuis quelques instants, à un état de prostration complète, se mit à sangloter.

Quant à sœur Agathe, elle pâlit affreu-

sement, et un tressaillement nerveux agita ses membres.

— Courage, mon enfant, lui dit le prêtre qui l'assistait, ce fer qui vous effraie tant, va frapper, en tombant à la porte du ciel!

Ces paroles suffirent pour rendre à la victime toute sa sérénité.

— Si j'ai été effrayée, mon père, lui répondit-elle doucement, c'est que je n'avais pas encore songé à l'échafaud! J'ai été surprise!...

Deux minutes plus tard, notre détachement entourait la guillotine devant l'escalier de laquelle le tombereau s'arrêtait.

— Mon frère, dit sœur Agathe en s'a-

dressant à l'avocat marseillais dont les yeux hagards dénotaient qu'il était presque en proie à la folie, nous allons vous et moi comparaître devant Dieu!

— Il n'y a point de Dieu! s'écria Lavaux, car s'il existait il ne me laisserait pas égorger ainsi...

A cet horrible blasphème la jeune fille pâlit, mais sans rien perdre de sa sérénité et de sa douceur :

— Croyez-vous donc, mon frère, répondit-elle, que si Dieu ne me donnait pas, pour me récompenser de ma confiance en lui, un peu de cette force qui manque à mon sexe et à mon âge, je serais aussi tranquille devant la mort!...

Sœur Agathe allait poursuivre, lorsque le bourreau, aidé de ses valets, s'empara d'elle et la poussa devant lui vers l'escalier de l'échafaud ; la jeune fille, en franchit les dégrés d'un pas égal et assuré.

Arrivée sur la plate-forme de la guillotine, sœur Agathe s'agenouilla, mais le bourreau la releva brusquement et fit signe à ses aides de s'en emparer.

Aussitôt ces grossiers pourvoyeurs de la mort se ruèrent sur la jeune fille, et broyant ses membres faibles et délicats sous leurs mains brutales, la couchèrent sur la fatale planche à bascule !

— Vive sœur Agathe ! s'écria en ce moment une voix retentissante qui s'éleva du

milieu du silence. Dans cette voix je reconnus celle d'Anselme.

En voyant la pauvre victime renversée par les aides du bourreau, j'avais fermé les yeux. Jamais, Dieu dût-il prolonger mon existence au-delà des limites de la vie humaine, je n'oublierai l'impression sans nom que j'éprouvai en entendant la chute du couperet !

Anéanti par la douleur, j'essayais de me persuader que j'étais le jouet de quelque songe affreux, lorsqu'un grand bruit qui retentit près de moi et fut suivi d'un violent remou de la foule, me rappela à la vie réelle.

— Ah ! le gredin ! 'écria près de moi un sans-culotte de la plus pure espèce, du

moins à en juger par son costume, — ah le gredin qui se révolte et ne veut pas se faire guillotiner!...

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je au porteur de la carmagnole?

— N'as-tu donc pas d'yeux, citoyen? me répondit-il, et n'as-tu pas vu ce qui vient de se passer?

— Non... J'étais distrait... dis-je avec embarras.

— Eh bien, regarde, il en est encore temps. C'est ce gredin de fédéraliste qui a brisé les cordes qui l'attachaient, a pris le bourreau à la gorge, l'a jeté du haut de la guillotine en bas, puis sautant après lui, a ensuite essayé de se sauver lui-même!

Je levai alors les yeux pour la première fois, depuis l'exécution de sœur Agathe, sur la guillotine ! Horreur, elle dégouttait de sang !

Le spectacle qui se passait alors était bien la chose la plus hideuse et la plus saisissante que l'on puisse imaginer.

Lavaux, l'écume à la bouche, se démenait en poussant des cris rauques et inarticulés, au milieu des valets de bourreau, les égratignant, les mordant, les frappant avec une fureur surhumaine, il les tenait en respect.

Enfin les combattants, fatigués par une telle résistance, durent appeler quelques soldats de notre détachement à leurs secours. Je rougis de faire cet aveu, mais la

vérité m'oblige de dire que plusieurs de mes camarades se rendirent à cet appel.

Bientôt le forcené Lavaux fut couché sur la planche. Quelques secondes plus tard il n'était plus! La foule cria : Vive la Montagne! à mort les traîtres!

J'espérais que ce drame sanglant était terminé, mais je me trompais : je devais encore être témoin d'un horrible détail.

Lorsque les cris de la foule se furent un peu calmés, le bourreau saisit les deux têtes des suppliciés et les lança au milieu de la place...

Les cris de vive la Montagne! reprirent alors de plus fort. Jamais je n'avais encore éprouvé aucune souffrance qui eût appro-

ché de celle que je ressentais en ce moment.

On me raconta plus tard, car j'étais alors dans un tel état de stupeur que je ne remarquais ni n'entendais rien de ce qui se passait; on me raconta que lorsque la tête mutilée de la malheureuse sœur Agathe rebondit sur le sol, une vieille femme s'en empara, la baisa au front et s'écria d'une voix assurée :

« — Jamais plus sainte relique n'aura franchi le seuil d'une église! » Et que personne ne releva ce propos, qui eût pu entraîner, pour celle qui l'avait prononcé, la peine de mort!

Quant à la tête de l'avocat Lavaux, saisie par une bande de ces hideux gamins

qui ne voient dans la guillotine qu'un passe-temps agréable, et se glissent à chaque exécution jusqu'aux pieds de l'échafaud, pour mieux jouir de ce délicieux spectacle, elle servit de jouet à la populace.

Le tambour battait, et nous allions retourner au quartier, quand je vis les rangs se débander et nos hommes se réunir en foule auprès d'un grenadier qui venait de perdre connaissance et de tomber par terre. Je m'approchai et je reconnus dans l'homme évanoui mon ami Anselme : tout le monde attribuait cet accident à la chaleur. Le monde ne connaissait pas le cœur d'Anselme.

CHAPITRE XLIII

—

Pendant les quatre à cinq jours qui suivirent l'exécution de sœur Agathe et de Lavaux, je restai plongé dans une morne tristesse. Cet horrible spectacle avait produit une impression terrible sur mon es-

prit, et je ne pouvais goûter un moment de repos: Le temps que je ne devais pas consacrer à remplir mes fonctions d'adjudant, je le passai enfermé dans ma chambre; je ne voyais plus Verdier que rarement.

— Mon cher ami, me dit-il un matin, en entrant dans ma chambre, je conçois que votre esprit ait été fortement impressionné par la scène hideuse dont vous avez été le témoin ; mais de pareils faits se renouvellent malheureusement si souvent de nos jours qu'il faut savoir les accepter avec stoïcisme. Voyons, un peu de courage! Sortez de cet état de prostration dans lequel vous êtes tombé, et montrez-vous digne de l'épaulette que vous portez! D'abord, je dois vous avertir que j'ai un ser-

vice à vous demander, et un service qui exige tout votre sangfroid et toute votre énergie.

— Parlez, mon cher hôte, je suis, vous le savez, à vos ordres.

— Voici le fait : J'ai reçu hier au soir une lettre de mon cousin Edmond, qui vous prie instamment de vouloir bien vous rendre aujourd'hui à ce rendez-vous qu'il vous avait donné il y a près d'une semaine, et que la prudence nous a forcé de remettre. Irez-vous?

— Pouvez-vous en douter, Verdier ! Certainement, j'irai.

— Je vois, au ton dont vous venez de me faire cette réponse, que l'idée de pouvoir

être utile à un de vos semblables vous remue encore le cœur. Merci.

— Le fait est, cher ami, que chaque fois que le hasard me fournira l'occasion d'arracher des victimes à l'échafaud, je la saisirai avec empressement et bonheur !

En effet, une heure plus tard, c'est-à-dire après avoir déjeuné, je me mis en route. Il était midi lorsque j'arrivai devant l'ancien château des Templiers. Edmond n'était pas encore arrivé, ou du moins je ne l'aperçus pas.

Je venais de m'asseoir sur cette même pierre qui déjà m'avait servi de lit de repos, lors de ma première excursion dans ces parages, lorsqu'un léger coup de sifflet

retentit à cinq ou six pas de moi et appela mon attention.

— Par ici, cher ami, me dit presque aussitôt la voix d'Edmond ; passez par cette ancienne poterne que vous voyez là devant vous... je vous attends.

Je me levai aussitôt et m'empressai d'obéir ; la poterne que l'on me désignait était tellement basse, étroite et obstruée surtout par des décombres, des pierres et des ronces, que j'eus toutes les peines du monde à me frayer un passage.

Enfin, après avoir un peu déchiré mes vêtements et mes mains, je parvins à franchir ces obstacles et je me trouvai dans nne espèce de cour renfermée dans les

murs dégradés du donjon. Edmond m'attendait.

— Je vous demande bien pardon, mon cher monsieur, me dit-il, en me serrant amicalement la main, de tout le mal que je vous donne; mais vous connaissez ma position et vous ne pouvez blâmer les mesures de précaution que je prends pour ma sûreté. Gérard, caché au haut de cette tour, attendait votre arrivée tout en surveillant les alentours. Voulez-vous prendre la peine de passer au salon?

Edmond prononça ces derniers mots en souriant, puis se dirigeant vers un buisson touffu, placé dans un des coins les plus obstrués de la cour, buisson dont il écarta les branches avec ses deux mains,

il me montra une espèce de soupirail à l'ouverture étroite et sombre.

Je regardai le proscrit avec étonnement.

— Est-ce qu'il faut passer par-là pour arriver dans votre salon lui demandai-je.

— C'est, en effet, le seul chemin qui y conduise, me répondit-il; mais, rassurez-vous, cet intérieur n'est pas aussi affreux que le donne à supposer l'extérieur.

En effet, après avoir traversé un long, étroit et sombre corridor, j'arrivai dans une pièce assez spacieuse qu'éclairait une grande lampe suspendue à la voûte.

Deux tas de paille, qui représentaient des lits, deux espèces de chaises grossièrement confectionnées, une planche appuyée sur quatre pieux et simulant une table, composaient tout l'ameublement de l'asile des proscrits. Un petit baril de vin, quelques sacs de légumes secs et cinq à six bouteilles d'huile, étaient toutes les provisions dont disposaient Edmond et Gérard; enfin quatre fusils à deux coups accrochés à la muraille, constituaient leur arsenal !

Après avoir curieusement examiné cette retraite :

— Ne craignez-vous point, dis-je à Edmond, d'être surpris? Vous avez, il est vrai, des armes, et l'issue qui conduit à

ce souterrain doit être facile à défendre; mais que feriez-vous si vos ennemis s'avisaient de vouloir vous enfumer? Je crois qu'ils viendraient, par ce moyen, facilement à bout de vous.

— Vous vous trompez, mon cher ami, me dit Edmond, ce souterrain possède une issue qui donne au versant opposé de la montagne et par lequel il nous serait facile d'échapper. Si ce n'est la honte que je ressens à me voir forcé de fuir sans cesse, et la tristesse que me cause l'aspect de ce séjour peu riant, il me serait on ne peut plus facile d'attendre ici, sans courir de danger, la fin du règne de la Terreur. Mais après quarante-huit heures passées dans ma sombre cachette, j'éprouve un tel besoin d'air et de soleil que, dussé-je

aller donner en plein dans un détachement de gardes nationaux, il faut absolument que je sorte...

Edmond parlait encore lorsqu'un coup de sifflet se fit entendre.

— Ah! voici mon ami Gérard qui vient vous présenter ses respects, me dit-il.

En effet, l'ancien soldat-portier apparut presque aussitôt.

— Monsieur, me dit-il, après avoir échangé avec moi une chaleureuse poignée de main, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point je vous suis reconnaissant de votre présence ici. Vous n'avez sans doute pas oublié, car je ne vous crois pas un

homme léger et qui parle sans réfléchir, je n'ose dire la promesse que vous m'avez faite, mais au moins l'espoir que vous m'avez donné, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir.

— Nullement, Gérard! Je vous ai assuré que je ferais tout mon possible pour vous retirer de votre position...

— Et vous avez même bien voulu ajouter que vous aviez un projet fort simple.

— Que je suis tout prêt à vous communiquer! Toutefois, je vous avoue que je ne serais pas fâché de connaître auparavant votre histoire.

— Ma foi, franchement, je crois qu'il y en a de plus ennuyeuses.

— Tant mieux donc, parlez, je vous écoute!

Je pris une chaise, Edmond se jeta sur un des deux tas de paille qui lui servait de lit, et Gérard, s'asseyant entre nous deux, commença son histoire.

— Ma vie, dit-il, date de mon entrée au régiment, où j'ai servi pendant près de quinze ans avec le comte de Grandbœuf. Je dois avouer toutefois que M. le comte était colonel à l'âge de trois ans, tandis qu'à vingt ans je n'étais encore que brigadier.

Comme ma famille était attachée, de temps immémorial, à celle des Grandbœuf, notre nouveau colonel, dès qu'il sortit des mains de son abbé-précepteur, voulut bien

me prendre avec lui comme professeur de tactique.

Je lui enseignai tout ce qu'il est indispensable qu'un colonel sache, c'est-à-dire cinq à six commandements et trois ou quatre évolutions, ce qui me valut le grade de maréchal-des-logis.

M. le comte venait d'avoir seize ans, et j'atteignais à ma trente-cinquième année, lorsqu'il me retira du régiment pour me placer, en qualité de portier-gérant, dans son château de Grandbœuf, qu'un intendant exploitait alors avec une telle habileté, que les terres dépendantes de cette habitation seigneuriale, au lieu de rapporter des rentes, coûtaient pour leur entretien une assez forte somme tous les ans.

Je jouissais de la vie la plus heureuse, la plus remplie et la moins occupée pourtant que l'on puisse imaginer, lorsqu'il y a environ trois ans, les premiers nuages de l'orage qui sévit aujourd'hui contre nous, se montrèrent à l'horizon.

M. le comte de Grandbœuf, jeune homme fort à la mode, devait naturellement émigrer l'un des premiers, ce qui eut lieu.

Un soir que je ne l'attendais pas, je le vis arriver au château :

Gérard, me dit-il, la folie a soufflé sur les manans, qui ne rêvent plus qu'égalité, fraternité, et veulent devenir nos égaux. Je vais rejoindre les princes à l'étranger, et bientôt à la tête de quelques régiments

étrangers, nous reviendrons mettre ces goujats a la raison ! En attendant mon retour, je te confie la défense de mon château, et je t'investis de pouvoirs discrétionnaires.

Mes piqueurs, mes gardes-chasse, tous mes gens, jusqu'à mon majordome, seront sous ta dépendance : si l'on attaque Grandbœuf, je connais ton courage et ton énergie, les excellents principes de stratégie que tu possèdes, et je ne doute pas un instant que tu ne sortes triomphant de cette entreprise. Inutile d'ajouter, qu'à mon retour, je saurai te récompenser dignement de ton courage et de ton zèle ; je parlerai de toi aux princes, pendant notre exil momentané, et je m'arrangerai en sorte de t'obtenir, après notre triomphe,

une épaulette de porte-étendard, peut-être même une épaulette de sous-lieutenant breveté. Tu vois que ton avenir se trouve à présent dans tes mains et dépend de ton zèle.

Jamais M. le comte ne m'avait parlé avec une telle familiarité; aussi, tout ému, lui jurai-je sur mon honneur de militaire que je saurais me montrer digne de la confiance qu'il voulait bien avoir en moi.

La suite de ce récit vous montrera jusqu'à quel point j'ai tenu ce serment.

A peine M. le comte était-il parti depuis un mois, que j'appris que sur plusieurs points de la France on avait attaqué, pillé, puis brûlé divers châteaux.

Je m'empressai aussitôt d'acheter une grande provision d'armes et de mettre Grandbœuf en état de défense. Mais là ne s'arrêtèrent pas mes mesures de précaution :

Je me rendis chez tous les vassaux les plus malheureux du domaine, je leur parlai avec bonté ; je m'informai au nom de M. le comte, — comme s'il m'avait chargé de cette mission, — de leurs embarras, de leurs besoins ; puis, après avoir écouté avec un air de vif intérêt le récit de leurs infortunes, je vins généreusement à leurs secours.

Cette démarche eut d'abord un grand succès ; les vassaux reconnaissants me promirent de ne pas se mêler au mouve-

ment révolutionnaire qui agitait la France, et de rester fidèles à leur seigneur.

Quelques jours se passèrent sans amener aucun incident, et déjà je commençais à espérer, lorsque j'appris le pillage et l'incendie d'un château voisin.

Le soir même, les principaux vassaux du domaine de Grandbœuf vinrent me trouver, et l'un d'eux, délégué par ses camarades, me tint le discours suivant :

— Monsieur le gérant, reconnaissants des bontés que notre seigneur a eues pour nous, nous sommes décidés à respecter son château. Nous nous sommes donc arrangés avec nos amis du district voisin, pour qu'ils nous laissent attaquer et détruire le château de leur seigneur, tandis

qu'eux démoliront et incendieront celui de Granbœuf! De cette façon, nous n'aurons pas l'ennui et le désagrément d'en venir aux mains avec vous! A présent que vous voilà averti, — et cette démarche de notre part vous prouve jusqu'à quel point nous sommes reconnaissants, — prenez vos précautions en conséquence.

Ce discours, vous comprendrez cela sans peine, m'avait atterré; toutefois, j'eus assez de présence d'esprit pour ne rien laisser percer de mon émotion.

— Mes amis, leur dis-je, je trouve en effet votre manière d'agir fort ingénieuse; toutefois, je ne vous cacherai pas que j'aime tout autant vous avoir pour adversaire que vos voisins. Ne soyez donc pas gênés par le sentiment de la reconnais-

sance. Venez quand bon vous semblera : je me charge de vous recevoir.

— Si ça vous est égal, monsieur Gérard, que nous attaquions le château de votre seigneur, nous profiterons de votre permission, me répondit l'orateur de la troupe, cela nous sera bien plus commode et moins coûteux que si nous étions obligés de nous transporter à trois lieues d'ici ! C'est un grand dérangement de moins pour nous !

— Eh bien, voilà qui est convenu, mes reconnaissants amis, leur dis-je ; à présent pouvez-vous me préciser à peu près l'époque à laquelle j'aurai l'honneur de recevoir votre visite.

— Oh ! nous ne sommes pas prêts en-

core, monsieur Gérard : nous manquons d'armes et de munitions.

— Grâce à la bonne volonté qui vous anime, c'est là un détail qui ne vous arrêtera pas longtemps. Au reste, prenez vos aises : de mon côté je prendrai mes précautions.

Le lendemain du jour où j'avais reçu cette singulière députation, arriva pendant la nuit, au château, un des cavaliers du régiment du comte.

Comme personne n'avait vu cet homme pénétrer dans le château, je profitai avec empressement de cette circonstance pour faire répandre le bruit qu'un détachement de trente cavaliers, commandés par un officier et envoyé par le lieutenant-co-

lonel du régiment, venait d'arriver à Grandbœuf.

Pour donner plus de vraisemblance à ce bruit, je fis acheter quelques centaines de rations de foin et d'avoine, puis j'ordonnai au cavalier, chaque fois qu'il apercevrait des paysans dans les environs, de se montrer, soit au haut des tours, soit aux portes, en un mot, de se multiplier le plus possible.

Cet ordre, exécuté par le soldat avec autant d'intelligence que de bonheur, ne laissa aucun doute aux paysans sur la présence d'un renfort au château : seulement cette persuasion au lieu de les décourager, n'eut d'autre résultat que de leur faire doubler leurs moyens d'attaque.

La garniron que je commandais se composait en tout de quatorze hommes : deux gardes-chasse, deux gardes des bois, un garde-pèche, trois piqueurs, un cuisinier, un palefrenier, l'ancien intendant, le cavalier du régiment du comte et moi.

Quant aux armes, nous étions loin d'en manquer; notre arsenal contenait une soixantaine de fusils à deux coups, plus une petite pièce d'artillerie portant une livre de balles, et sur l'emploi de laquelle nous comptions beaucoup.

Une après-midi, nous allions nous mettre à table, lorsqu'un piqueur, placé en sentinelle au haut de la tour, vint nous avertir que les paysans marchaient sur le château.

Je m'empressai d'aller vérifier si ce rapport était vrai, et jugez quelle dut être ma surprise lorsque j'aperçus une foule composée d'au moins quatre mille hommes, armés de piques, de faux et de mousquets, qui s'avançait, en hurlant, vers nous !

Vous concevrez sans peine l'émotion que nous éprouvâmes en présence d'un tel déploiement de forces.

Cependant, je dois rendre cette justice à ma garnison, de proclamer qu'elle ne songea pas un instant à mettre bas les les armes.

Comme nous étions depuis longtemps préparés à soutenir un siége, nous n'eûmes qu'à nous rendre à nos postes.

Les fenêtres matelassées, les portes barricadées, les armes chargées, il ne nous restait qu'à attendre l'ennemi. Il arriva bientôt.

Ne voulant négliger aucun moyen, je me présentai à la grille de la cour d'honneur pour parlementer ; les vassaux m'entourèrent aussitôt.

— Mes amis, leur dis-je, quelle est votre intention en attaquant le château ? De vous emparer des richesses qu'il renferme, n'est-ce pas ? Or, je dois vous avertir, car je serais réellement fâché de vous voir perdre votre temps sans aucun profit, que nous sommes décidés si, ce qui n'est nullement probable, la chance des combats tourne contre nous, à nous faire sau-

ter! Dix barils de poudre entassés dans nos caves nous permettent d'accomplir aisément ce projet! Voyez ce que vous avez à faire!

La façon dont je prononçai ces paroles causa une impression assez vive à ceux qui les entendirent, et leur donna à réfléchir ; malheureusement, ma menace n'ayant pu parvenir jusqu'aux extrémités de la foule, les derniers rangs poussèrent les premiers, et la colonne s'ébranla.

Je voulus alors m'éloigner pour regagner mon poste, mais les paysans me retinrent.

— Je sommes bien fâché de vous causer du désagrément, citoyen Gérard, me dit un des chefs, car réellement vous n'êtes

pas un méchant garçon ; mais il faut que vous ayez à présent la bonté de vous laisser fusiller ! Vous comprenez que nous ne sommes pas assez bêtes pour relâcher un homme brave comme vous !

Invoquer auprès de ces forcenés ma position de parlementaire eût été, je le compris aussitôt, tenter une fausse démarche.

Ces gens étaient trop en dehors de la légalité pour s'arrêter devant un assassinat.

— Mes amis, leur dis-je, je vois qu'il est impossible de vous résister. Laissez-moi retourner auprès de ma garnison, pour que j'essaie de la déterminer à mettre bas les armes ; vous voulez le pillage, mais

non pas, je l'espère, la mort de pauvres diables qui, comme vous, font partie du peuple. Promettez-moi de respecter la vie de mes soixante hommes, et je crois pouvoir m'engager à ce qu'ils abandonneront le château sans le défendre.

CHAPITRE XLIV

Quoique les paysans fussent, je l'ai déjà dit, au nombre de près de quatre mille, la perspective d'avoir à débusquer une soixantaine de personnes abondamment munies d'armes, retranchées d'une

façon formidable et décidées au sacrifice de leur vie, ne laissait pas que de les tourmenter un peu.

Le désir qu'ils éprouvaient de s'emparer du château, sans coup férir, leur fit donc accepter avec enthousiasme ma proposition, et ils me laissèrent me retirer sain et sauf.

Mes treize compagnons attendaient mon retour avec une vive impatience.

— Camarades, leur dis-je, les paysans ne veulent nous accorder ni trève ni merci !... En vain je leur ai proposé de leur livrer le château, à la condition qu'ils nous feraient grâce de la vie ; ils m'ont répondu qu'ils tenaient beaucoup plus à

nous prendre qu'à prendre le château. Défendons-nous donc avec l'énergie du désespoir, et, si nous devons succomber, ne laissons pas notre mort sans vengeance!

Vous comprendrez sans peine l'effet que ce discours produisit sur mes gens : il en fit treize héros.

J'achevai à peine de prononcer mon insidieux discours, lorsque les assaillants, furieux de voir que nous ne nous empressions pas d'ouvrir les portes, poussèrent de grands cris et s'avancèrent à l'assaut!

— Laissez-les bien approcher, dis-je à mes compagnons, et ne tirez qu'après

qu'eux-mêmes auront ouvert le feu sur nous.

J'achevais à peine de prononcer ces paroles, qu'une décharge d'arquebuses et de mousquets envoya une trentaine de balles rebondir contre les murs du château !

— Feu de tous les côtés ! m'écriai-je.

Aussitôt les fenêtres du château se ceignirent d'une ceinture de flammes, car chacun de mes compagnons, disposant de quatre fusils à deux coups, tout chargés, valait à lui seul huit hommes.

Les cris de rage et de douleur qui retentirent aussitôt dans les rangs des assiégeants nous prouvèrent que notre riposte avait porté.

Ce premier succès mit tout d'abord les paysans en fuite et nous donna un moment de répit : nous en profitâmes pour reprendre notre repas interrompu.

Nous en étions arrivés au dessert, lorsque les deux guetteurs que j'avais placés autour de nous vinrent nous avertir que l'ennemi, après s'être remis de sa panique, s'avançait de nouveau ; nous courûmes à nos postes, et la fusillade ne tarda pas à recommencer.

Je passerai sous silence les divers épisodes de ce combat, qui dura jusqu'à la fin du jour ; il vous suffira de savoir que, grâce à l'excellente position que nous occupions, pas un de nous ne fut blessé, ex-

cepté toutefois l'ex-intendant, qui reçut une balle dans l'épaule.

Quant aux paysans, nous conjecturâmes qu'ils devaient bien avoir perdu au moins une trentaine des leurs.

La nuit vint, et avec le nuit commencèrent pour nous de cruelles angoisses, car nous n'étions pas assez nombreux, quel que fût notre zèle, pour défendre à là fois tous les endroits vulnérables du château.

Heureusement que je m'avisai d'un ingénieux stratagème, qui nous fut d'une grande utilité.

Je fis tremper dans de l'esprit de vin des paquets d'étoupes et de laine auxquels

nous mîmes le feu, et que nous jetâmes du haut des tours sur la tête de nos assaillants.

Ce moyen de défense nous présenta le double avantage d'abord d'effrayer beaucoup et de brûler un peu nos ennemis, puis de les éclairer de façon à pouvoir diriger sur eux une fusillade bien nourrie.

Fatigués de l'inutilité de leurs efforts, les paysans, un peu avant le lever du soleil, prirent le parti de se retirer.

Nous étions donc victorieux.

Mais hélas! ce premier succès laissait l'avenir tout aussi sombre pour nous, car il était évident que les vassaux, animés par l'esprit de vengeance et par l'espoir

du pillage, ne s'arrêteraient pas dans leurs hostilités.

Deux jours pourtant se passèrent dans une paix et une tranquillité profondes, et je me berçais presque déjà de la douce idée que, grâce à notre énergie, nous nous étions débarrassés à tout jamais de nos ennemis, lorsque le troisième jour, un dimanche, nous les vîmes revenir plus nombreux encore que la première fois.

Il s'agissait de vaincre ou de mourir! Je promis à mes hommes la victoire et je me préparai en silence à la mort! Ce second assaut fut beaucoup plus acharné que le premier.

Nous eûmes toutes les peines du monde à repousser les paysans qui, ivres d'eau-

de-vie et de fureur, venaient, armés d'échelles, se faire tuer aux pieds de nos murs.

Toutefois, grâce à une décharge de mitraille, que nous dirigeâmes avec notre petite pièce d'artillerie, et qui porta en plein sur un groupe d'ennemis, nous réussîmes à balayer non-seulement la grande avenue, mais encore le parc du château.

Je dois mentionner ici un détail assez curieux de cette journée.

Une vieille femme de charge, que son grand âge avait empêchée de suivre M. le comte à l'étranger, nous rendit un grand service.

S'étant emparée d'un tambour, elle ne

cessa, pendant toute la durée de l'attaque, de faire un tel bruit que les paysans se retirèrent, convaincus que le château, défendu militairement par un officier, renfermait encore plus de troupes que je ne l'avais avoué.

Jusqu'alors notre position quelque dangereuse qu'elle fût, avait été du moins tenable, mais elle se compliqua bientôt pour nous d'une affreuse façon : nous arrivâmes à ne plus posséder ni poudre, ni vivres! Essayer d'entamer une capitulation, c'eût été folie : nous savions bien que nous n'avions à attendre ni grâce ni merci : nous défendre n'était plus chose possible ! Que faire! nous nous réunîmes en conseil.

Chacun ouvrit, ainsi que cela a presque

toujours lieu en pareille circonstance, un avis différent, et une fois cet avis donné, on ne voulut plus en démordre.

Les deux garde-chasses et le cavalier du régiment de M. le comte se trouvèrent seuls d'accord : ils proposaient de mettre le sabre à la main et de se frayer un passage à travers l'ennemi.

J'eus beau leur représenter combien cette pensée de traverser une foule de quatre mille hommes était folle et impraticable, je n'obtins d'eux que la même réponse :

— Puisque de toute façon nous devons succomber et être ou brûlés ou pendus, ne vaut-il pas mieux tomber les armes à la main, et en nous vengeant, que de

danser suspendus au bout d'une corde, ou de rôtir dans une fournaise ?

— Mes amis! m'écriai-je après avoir réfléchi un moment, Dieu, si je ne me trompe, vient de m'envoyer une inspiration qui doit nous sauver tous! Habillez-vous en paysans, coupez votre barbe, remplacez vos bottes et vos souliers par des sabots, enfermez tout l'or et tout l'argent que vous possédez dans une ceinture, que vous vous passerez autour du corps, et tenez-vous prêts à exécuter mes ordres.

Je prononçai ces paroles avec un tel ton d'autorité, et comme un homme tellement sûr de ce qu'il avance, que tous m'obéirent avec empressement.

Seulement la vieille femme de charge

s'approcha de moi, et d'un ton piteux :

— Que voulez-vous que je devienne, Gérard ! me demanda-t-elle.

— Ma foi, bonne mère, lui répondis-je, vous resterez au château pour en faire les honneurs à ces messieurs ! Il est impossible, à moins que ces gens ne soient des cannibales, qu'ils ne respectent pas et votre sexe et votre grand âge...

— Je ne crois pas, Gérard, me répondit la pauvre vieille avec résignation. Enfin, s'il est impossible de me sauver, ne parlons plus de cela ! Je mets en Dieu toute ma confiance.

Les défenseurs du château revinrent bientôt ; ils étaient tellement bien dégui-

sés, — car tous, avant de servir, avaient été paysans, — qu'un œil exercé n'eût pu reconnaître en eux les serviteurs de tout à l'heure.

— A présent, mes amis, leur dis-je, suivez, je vous en prie, mes ordres avec la plus grande exactitude. Toi, Gervais, qui est souple comme un écureuil et rusé comme un renard, tu vas aller ouvrir doucement, et en ayant soin de ne pas te laisser voir, et la grille de la grande avenue et la porte de la cour intérieure. Profite de l'abri que t'offriront les arbres, glisse, rampe, fais comme bon tu l'entendras, mais, je te le répète, si tu te laisses voir tout est perdu...

Le garde-chasse me répondit que je

n'avais rien à craindre, qu'après avoir été braconnier dix ans et garde à peu près aussi longtemps, c'était bien le moins qu'il sut se manœuvrer à travers les broussailles. Puis il partit aussitôt.

Je ne vous cacherai pas que pendant que dura son absence, je restai en proie à une anxiété profonde. En effet, de la réussite de l'ordre que j'avais donné au garde dépendait tout le succès de mon entreprise.

Enfin, après une attente de plus d'un quart d'heure qui me parut plus longue qu'une journée, Gervais revint en m'assurant qu'il avait, conformément à mes ordres, ouvert la grille de l'avenue et la porte de la cour intérieure sans avoir été aperçu.

— Voilà déjà un premier succès qui est pour nous d'un heureux présage, m'écriai-je radieux ; à présent chargeons de mitrailles jusqu'à la gueule notre petite pièce de canon et transportons-la dans le vestibule.

— Et puis après, commandant ? me demanda le cavalier du régiment de M. le comte.

— Après ? Plaçons-nous sur trois rangs dans le vestibule, derrière la pièce de canon, et attendons que les paysans, s'apercevant de l'ouverture des portes, viennent nous attaquer.

Cette attaque, que je désirais si ardemment, car j'avais hâte d'en finir, ne se fit pas désirer longtemps.

Bientôt nous vîmes les paysans s'avancer

en foule, et sans prendre aucune espèce de précaution, car ils étaient tellement nombreux, qu'ils ne pouvaient raisonnablement supposer qu'une fois entré, on tentât de leur résister, les derniers poussant les premiers, et en moins de cinq minutes la cour fut remplie d'une foule tellement compacte, que ceux qui la composent sont dans l'impuissance d'agir.

C'était là le moment que j'attendais.

— Feu! m'écriai-je en poussant tout à coup brusquement la porte du vestibule.

A l'instant vingt-cinq coups de fusils partent; le garde-pêche lâche cinq ou six gros dogues furieux, en même temps que notre canon envoie presque à bout portant sa volée de mitraille!

Jamais, je crois, panique plus complète n'eut lieu que celle qui s'empara des paysans.

Fous de frayeur, ils se foulent aux pieds, les uns les autres, et se servant de leurs armes pour se frayer un passage, se massacrent impitoyablement entre eux. Nous avons encore le temps de décharger sur eux les fusils qui ne nous ont pas servi : la panique se change en folie; nos ennemis ne savent plus où ils en sont.

— Allons, camarades, dis-je alors à mes compagnons, voici l'instant venu de se sauver... Mêlons-nous à cette foule, qui ne songe guère à nous poursuivre, et tirons chacun de notre côté... A revoir.... que Dieu vous protége!

Joignant l'action à la parole, je me jetai au milieu des paysans et grâce à quelques coups de couteau distribués avec assez de promptitude et pas mal d'intelligence, je parvins à m'ouvrir tout doucettement un passage.

Une heure plus tard, réfugié dans un bois situé à deux lieues du château, j'apercevais une immense gerbe de flamme qui s'élevait jusqu'au ciel.

C'était un feu de joie révolutionnaire, l'ancien manoir des comtes de Grandbœuf, que ses vassaux venaient d'incendier aux cris de : Vive la liberté ! l'égalité et la fraternité !

En cet endroit de son récit l'ancien maréchal-des-logis Gérard s'arrêta et pas-

sant sa main sur ses yeux comme pour éloigner de sa vue un tableau pénible :

— Vous ne pouvez vous imaginer, monsieur, me dit-il, ce que j'eus à souffrir pendant les huit jours qui suivirent l'incendie du château. N'osant m'aventurer hors du bois où je m'étais réfugié, de peur de tomber entre les mains de mes ennemis, je dus subir toutes les horreurs de la faim, de la soif et de la solitude.

Heureusement que j'avais gardé mon fusil avec moi et que je pus me nourrir avec quelques oiseaux que je tuai ; sans cette ressource je serais mort de faim, littéralement parlant.

Enfin ne pouvant résister à un pareil genre de vie, je me déterminai à me

rendre à un village distant de quatre lieues du château, village où j'arrivai à la tombée de la nuit, et où je me procurai quelques provisions.

J'appris, en interrogeant un enfant qui avait assisté à la prise et à l'incendie du manoir des comtes de Grandbœuf, d'horribles détails.

Les paysans, exaspérés et par la longue résistance que nous leur avions opposée et par les pertes qu'ils avaient subies, se conduisirent, une fois vainqueurs, avec une monstrueuse cruauté.

L'intendant de M. le comte qui, blessé d'une balle à l'épaule lors de la première attaque du château, n'avait pu fuir avec nous, et la vieille femme de charge que

son grand âge avait empêchée de nous suivre, furent les victimes de leur implacable fureur.

L'intendant, après avoir subi pendant plus de deux heures les outrages et les mauvais traitements les plus odieux, fut pendu par les pieds au haut de la grande tour, et son corps balancé dans l'espace servit de cible aux paysans ; quant à l'infortunée femme de charge, son sort ne fut pas plus heureux; elle fut brûlée vive dans un four!

L'enfant achevait à peine de me donner ces détails lorsqu'un homme, passant près de nous me regarda avec attention, et s'avançant vers moi, m'ordonna d'un ton impérieux de le suivre :

— Pour aller où, l'ami? lui demandai-je en jouant l'indifférence.

— En prison, assassin du peuple! me répondit-il; oh! ne cherche pas à nier ton identité, je t'ai vu cent fois à l'ex-château de Grandbœuf et je te reconnais à merveille.

— Je ne nie pas, citoyen, lui dis-je, que je n'aie appartenu à M. le comte, et que tu n'aies raison de m'arrêter; seulement, je te préviens d'une chose, c'est que tu te repentiras bientôt de ton action.

— Moi, gredin! et pourquoi cela?

— Par une raison bien simple, continuai-je en baissant la voix, j'ai sur moi une ceinture qui contient cent louis d'or!

— Eh bien! tant mieux, s'écria le paysan, c'est de l'argent volé au peuple qui va retourner à ses vrais propriétaires.

— Je ne dis pas non; seulement, comme tu es du peuple aussi, toi, et que tu as autant de droits que qui que ce soit à cet or, si, au lieu de m'arrêter, tu avais voulu causer avec moi, il est propable que nous aurions fini par nous entendre, et que, de mes cent louis, cinquante te seraient restés... Or, cinquante louis, tu me l'avoueras, constituent un assez joli denier, que l'on ne rencontre pas tous les jours au coin d'un buisson!...

— Le fait est que cinquante louis c'est beaucoup, me dit le paysan d'un air pensif, mais qui sait? peut-être te vantes-tu de

posséder cette somme pour m'amadouer d'abord et m'échapper ensuite ! Je voudrais bien voir ton or !

— C'est facile, lui répondis-je. Toutefois, comme je ne tiens pas à le montrer à tout le monde, prenons ce sentier solitaire où nous serons plus à notre aise pour causer.

— Je le veux bien, mais à une condition, c'est que je te tiendrai par le collet !

— Marché conclu ! répondis-je.

— Je t'avertis que je possède une poigne de fer, et qu'au premier mouvement que tu feras pour te sauver, je te tords le col !...

— Comme je ne compte pas me sauver, cette menace ne me touche en rien!

— Voilà qui est bien répondu, prenons le sentier!

Lorsque nous fûmes parvenus à un endroit bien solitaire, je retirai la ceinture qui contenait toutes mes économies, que j'avais emportées sur moi en me sauvant du château, et la présentant au paysan :

— Je t'ai parlé de cent louis, lui dis-je, mais, à causer franchement, je ne serais pas étonné de m'être trompé. Cette ceinture, je le crois, doit contenir une plus forte somme. Toutefois, comme tu ne comptes que sur cinquante louis, une fois que tu auras pris ces douze cent cinquante

francs, tu me laisseras l'or qui restera, quelque somme qu'il représente!

— Voyons toujours, dit le paysan, en s'emparant avidement de la ceinture.

— Eh bien, lui dis-je, après qu'il eut compté cinquante louis, voilà qui constitue ta part : le reste ne te regarde pas.

— J'ai réfléchi, me répondit-il, que comme tu es un ennemi du peuple, ce serait agir en mauvais citoyen que de te laisser en main des armes contre lui. Je garde donc tout cet argent pour moi!

Le paysan, après cette réponse, serra fortement ma ceinture contre son cœur, comme s'il eût craint que je ne voulusse la lui reprendre, lorsque, sortant un pistolet

de ma poche et en appliquant le bout du canon sur la poitrine du voleur :

— Mon ami, lui dis-je, mon intention n'a jamais été de me laisser dépouiller. Toutefois, si tu eusses agi en honnête homme, je ne t'aurais fait aucun mal ; je regrette que ta mauvaise foi me force de te brûler la cervelle !

Le paysan était tellement effrayé par la vue de mon arme, qu'il n'eut pas la force de prononcer un seul mot.

Les moments étaient précieux ; j'appuyai sur la détente du pistolet, le coup partit, et le coquin tomba mort à mes pieds : ma balle lui avait traversé le cœur !

Après un pareil exploit, il n'y avait plus

à balancer; j'abandonnai en toute hâte les environs du village et m'en fus droit devant moi, en me recommandant à Dieu! Le hasard seul guidait mes pas.

Vous comprendrez sans peine, monsieur, en songeant à quelle époque nous vivions, l'impossibilité absolue où je me trouvais de m'arrêter, soit dans une ville, soit même dans un village, car ne pouvant expliquer mes antécédents et ne possédant aucun papier, on m'eût de suite arrêté comme suspect.

Couchant la nuit dans les fossés ou dans les bois, me cachant le jour dans les buissons et ne me déterminant à aller acheter des provisions que quand la faim me torturait à un tel point, qu'il ne m'était plus possible de résister davantage

à ses atteintes, je menai pendant plusieurs mois la vie la plus pénible, la plus affreuse même que l'on puisse imaginer.

Vint un moment où l'esprit aigri, exaspéré par tant de souffrances, je résolus, puisque j'étais traqué comme une bête fauve, de rendre le mal pour le mal ; de me venger.

Rôdant aux alentours des villages, et y pénétrant même pendant la nuit, je me mis à faire, pour mon propre compte, la guerre aux républicains.

Malheur au soldat attardé qui passait à la portée du fusil que j'étais parvenu à me procurer ! Malheur au sans-culotte que mon arme pouvait atteindre : l'un et l'autre disparaissaient à tout jamais du monde !...

— Ainsi, m'écriai-je en interrompant l'ancien maréchal-des-logis, lorsque vous m'avez surpris la première fois auprès de ce château en ruines, votre intention était...

— De vous tuer, certes! me répondit Gérard. Sans l'intervention d'Edmond, vous ne seriez plus aujourd'hui.

CHAPITRE XLV

Ce franc aveu en m'apprenant à quel danger imminent j'avais échappé, me causa une vive émotion; toutefois j'eus assez de présence d'esprit pour la dissimuler, et pour prier d'une voix calme Gérard de poursuivre son récit.

— J'arrive à la fin, me répondit-il, car je ne voudrais pas abuser de votre patience, en vous rapportant tous les épisodes, tantôt burlesques, tantôt sanglants, auxquels a donné lieu ma vie de vagabond mis hors la loi. Un jour, un heureux hasard me plaça sur les pas d'Edmond que l'on poursuivait, et je fus assez heureux pour lui être de quelque utilité.

— C'est-à-dire que sans ton secours j'étais pris et guillotiné, Gérard, s'écria Edmond.

— Je le crois, reprit le maréchal-des-logis, en continuant de s'adresser à moi ; à partir de ce moment, monsieur, mon existence, quoique toujours aussi tourmentée, changea d'aspect. J'avais un ami,

et un ami sur lequel je pouvais compter ! Jugez de ma joie ! Edmond et moi formâmes alors une alliance défensive, — car, plein de résignation dans son malheur, Edmond acceptait la haine et l'injustice de ses concitoyens, sans vouloir en tirer vengeance, — et nous nous promîmes un secours mutuel, quelles que fussent les forces qui vinssent nous attaquer. Je puis ajouter, sans nous vanter, que nous avons tous les deux fidèlement rempli cet engagement. Voilà, monsieur, toute mon histoire.

— Je vous remercie beaucoup de votre complaisance, Gérard ! votre récit m'a extrêmement intéressé. A présent, ne perdons pas de temps et voyons un peu de quelle façon je puis vous être utile.

— Je vous serai d'autant plus reconnaissant de venir en aide à mon ami, me dit alors le cousin de mon hôte, que je dois, pour rassurer ma famille, m'embarquer sous peu pour l'étranger et Gérard va se trouver bien seul sans moi!

— Mais il me semble, mon cher Edmond, que la position de votre ami est loin d'être désespérée. Qui le connaît? personne. De quoi peut-on l'accuser? d'avoir défendu le château de Grandbœuf! mais il y a si longtemps que cela s'est passé, et tant de faits semblables ont malheureusement eu lieu depuis, que le souvenir de cette attaque et de cette défense n'existe plus. Ce qui a empêché jusqu'à ce jour votre ami Gérard de rentrer dans la société, c'est qu'il a toujours été poursuivi. Eh

bien ! qu'il cesse de se sauver, et tout sera dit, on ne songera plus à le poursuivre.

— Oui, mais si on me demande des explications sur mon passé, dit alors Gérard ; si l'autorité du lieu que je choisirai pour y séjourner, exige que j'exhibe ma carte de civisme, que je montre mes papiers, que répondrai-je? Rien, et je serai arrêté de suite comme suspect !

— Vous avez raison, Gérard, aussi rentrer dans la vie privée, n'est point le parti que je vous propose. Auriez-vous une grande répugnance à reprendre du service dans l'armée !

— Quelle drôle d'idée !

— Pas si drôle ! C'est le seul moyen de

vous sortir à tout jamais de votre dangereuse et fausse position. Suivez-moi hardiment à Grasse; je vous présente à mon commandant comme un de mes camarades d'enfance; il vous incorpore dans notre bataillon, et une fois que vous aurez l'uniforme républicain sur le dos, je consens à être passé par les armes, si jamais l'on songe à demander et qui vous êtes et d'où vous venez.

— Le parti que monsieur te propose là, Gérard, reprit Edmond, est en effet le seul qui soit raisonnable! Allons, mon ami, n'hésite pas, accepte. Jamais occasion semblable ne se présentera plus pour toi; embrassons-nous, et disons-nous adieu!

L'idée qu'il allait quitter Edmond, pro-

duisit un tel effet sur Gérard, qu'un moment il fut sur le point de refuser mon offre.

Il ne pouvait se faire à la pensée de se séparer de son ami.

Enfin, après bien des hésitations et bien des combats, après qu'Edmond lui eut répété cent fois que, devant lui-même passer sous peu à l'étranger, son refus ne les laisserait que peu de jours ensemble, Gérard finit par écouter la voix de la raison et par consentir à me suivre.

Ce ne fut pas toutefois sans pleurer comme un enfant, que cet homme, doué d'un vrai courage et d'une nature fortement trempée, se sépara du cousin de mon hôte.

Nous ne quittâmes, Gérard et moi, l'ancien château des Templiers, que lorsque le jour fut assez avancé, afin de n'entrer à Grasse qu'une fois la nuit tombée.

L'excellent Verdier nous reçut à bras ouverts, et loua beaucoup Gérard du parti qu'il prenait.

Le lendemain matin, je fus trouver mon commandant, et lui présentai l'ex-maréchal-des-logis, comme une excellente acquisition à faire pour le bataillon.

Inutile d'ajouter que cet officier supérieur accepta avec empressement cette offre.

Il régnait alors une telle ignorance militaire dans l'armée, qu'un homme qui

avait servi sous l'ancien régime, et qui par conséquent connaissait son état, était sûr d'être admirablement accueilli par les chefs de corps.

Le soir même Gérard accoutré tant bien que mal d'un semblant d'uniforme, que je lui procurai, se promenait librement et sans avoir rien à craindre dans cette même ville de Grasse, où, s'il eût été pris la veille on l'eût guillotiné.

Une semaine plus tard nous reçûmes enfin les effets d'équipement et d'habillemement dont nous avions si grand besoin ; puis, presque au même instant, les réprésentants du peuple envoyèrent l'ordre à notre bataillon de se diriger vers le camp de Saorgio.

Cette nouvelle ne me deplut pas; car depuis la mort de sœur Agathe, le séjour de la ville de Grasse me pesait singulièrement, et puis l'avouerai-je, je n'étais pas fâché de subir le baptême de feu et de gagner ainsi le droit de porter mon épaulette.

Une seule crainte troublait ma joie, j'avais peur d'avoir peur.

Toutefois, je me rassurai en pensant que les soldats sont des hommes tout comme les autres; que, par conséquent, la plupart des recrues du bataillon devaient se trouver dans ma position, et que, comme il n'était pas probable qu'ils lachassent pied devant l'ennemi, il était à croire que je ferais tout aussi bonne contenance qu'eux.

La veille du jour fixé pour notre départ, je me rendis à l'hôpital pour voir un de mes pays qui y était malade.

C'était un des plus beaux hommes que l'on puisse voir, un de ces grenadiers comme le grand Frédéric les recherchait, et qui faisaient son admiration et sa gloire.

Mon camarade, lorsque j'approchai de son lit, sortait d'avoir une forte crise.

— Ah! mon cher ami, me dit-il en se ranimant un peu à ma vue, tu viens me faire tes adieux et recueillir sans doute mes dernières instructions pour les transmettre, si jamais tu retournes au pays, à ma famille. Combien je te remercie de ta bonté!

— Ne parle donc pas ainsi, Germain, lui dis-je, que diable, un grenadier doit montrer plus de courage, et ne pas se laisser abattre ainsi que tu le fais, par une légère attaque de fièvre. Te croirais-tu donc, par hasard, en danger de mort ?

— Oh ! je sais bien, me répondit le pauvre malade, que mon état n'a rien de bien inquiétant...

— Eh bien ! alors, pourquoi mettre ainsi en avant ta fin prochaine, comme si tu étais à l'agonie...

— C'est que je n'ai plus, en effet, que peu de jours à vivre !... Oh ! tu as l'air de croire que je suis en proie au délire. Détrompes-toi, camarade, je jouis, au contraire, de toute ma raison.

— Vraiment, tu me permettras d'en douter. Quoi! tu avoues, toi-même, que ton état ne présente aucun danger, et que tu vas mourir ! Il y a là une contradiction si grossière, que je ne puis l'attribuer qu'au délire...

— Je n'ai jamais prétendu, camarade, que je devais succomber à ma maladie... Mais, si tu savais !

Le malade, après avoir prononcé ces paroles d'un air mystérieux et effaré regarda autour de lui avec inquiétude, puis, baissant la voix :

— Connais-tu le chirurgien de cet hôpital ! me demanda-t-il.

— Parfaitement! c'est un excellent

homme, grand original et trop enclin peut-être à la plaisanterie, mais au demeurant habile dans son art et fort capable, — ce que je n'oserais avancer en parlant de tous ses confrères, — de sauver ses malades.

— Ah! tu ne connais pas du tout notre chirurgien, répéta Germain; c'est un monstre! un assassin!

— Un assassin! mais tu es fou!

— Nullement : écoute-moi et tu verras que mon opinion sur son compte n'est que trop bien fondée!

— Parle! je suis tout oreilles.

— Tu sais, camarade, reprit mon pays Germain en baissant encore la voix, que

je passe pour être un bel homme, et que souvent des peintres m'ont prié de poser devant eux. Or, il y a quatre jours, le chirurgien m'aborde, me regarde longtemps fixement, sans parler, et d'une si drôle de façon, que je ne me sens pas rassuré du tout, et que je lui demande s'il trouve que mon mal ait empiré. Hélas! non, me répond-il avec soupir; au contraire, tu vas mieux. Mais docteur, on dirait que cela vous contrarie? Eh oui donc, que cela me contrarie.

Et pourquoi donc, je vous prie? Parce que tu es le plus bel homme que j'ai encore rencontré depuis que j'exerce dans les hôpitaux, et si tu venais à mourir, je serais ravi de te disséquer, et ton squelette placé à côté de ma bibliothèque ferait le

meilleur effet dans mon cabinet de travail. Germain, si tu étais un bon garçon, tu ne te relèverais plus de ton lit ! Voyons, un peu de bonne volonté, fais cela pour moi ; d'autant plus que d'un jour à l'autre tu peux être gâté par un boulet de canon ! Sois complaisant, ne te refuse pas à mon désir !

Le chirurgien, après avoir prononcé ces paroles, continua le malade, me quitta brusquement... et depuis ce jour, chaque fois qu'il approche de mon lit, il ne manque jamais de me dire : Eh bien ! Germain, te décideras-tu à m'obliger? Tu conçois bien, mon bon camarade, que ce démon, tenant à orner sa bibliothèque avec mon squelette, je puis me considérer comme perdu !

En vain, je voulus m'efforcer de prouver au pauvre Germain que le chirurgien, étant un parfait honnête homme, avait seulement voulu plaisanter avec lui, il resta incrédule à tous mes raisonnements, et se contenta de me répondre :

— Puisqu'il veut orner son cabinet de travail avec mon squelette, tu vois bien que je ne puis pas en réchapper !

Comprenant combien une pareille préoccupation d'esprit était capable de nuire à la guérison de Germain, je lui promis que j'irais voir son chirurgien dans la journée et que j'en exigerai une explication.

Mon malheureux camarade me remercia de l'intérêt que je prenais à son sort et

approuva la démarche que je devais tenter, quoiqu'à vrai dire, ajouta-t-il, je n'y compte pas beaucoup, car cet homme tient trop à moi pour me laisser partir de l'hôpital!

Fidèle à ma promesse, je me rendis, en sortant d'auprès de mon pauvre ami, chez le chirurgien.

Ce dernier écouta gravement, sans m'interrompre, le récit moitié burlesque, moitié sérieux que je lui fis de l'état dans lequel se trouvait Germain, puis lorsque j'eus fini de parler :

— Je regrette amèrement la mauvaise plaisanterie que je me suis permise envers ce pauvre garçon, me dit-il; les conséquences qui peuvent en résulter la chan-

geront peut-être en un crime! Voilà une triste et terrible leçon pour moi.

— Craignez-vous donc pour Germain, docteur? lui demandai-je.

L'officier de santé ne me répondit pas et se contenta de me saluer d'une inclination de tête; je compris que c'était me donner mon congé et je m'en fus.

Quatre jours plus tard, j'appris la mort de mon camarade.

Le bataillon devait partir le lendemain matin et j'étais occupé à causer avec mon hôte, lorsque Anselme vint me voir.

— Ah! te voilà, déserteur! m'écriai-je en l'apercevant, tu me négliges beaucoup

depuis quelque temps! Es-tu donc devenu amoureux?

— Amoureux! répéta Anselme en haussant les épaules d'un air de souverain mépris, j'ai bien le loisir de m'occuper de semblables misères! Non, mon ami, je ne suis pas amoureux, mais je voudrais bien être malade.

— Voilà un drôle de désir! A quoi cela t'avancerat-il donc?

— Mais à obtenir un congé, ou bien même à me faire réformer!

— Le service te pèse-t-il au point que tu sacrifierais ta santé pour t'y soustraire?

— Le service militaire, à proprement

parler, est assez de mon goût ; on accroche par ci par là, quand on est en campagne, d'assez bons morceaux, et les coups de fusil n'ont rien qui puisse effrayer un homme à qui sa conscience ne reproche rien. Ce qui me fait si vivement désirer recouvrer ma liberté, c'est la honte que j'éprouve en songeant quels sont les gens pour qui je combats et pour qui je sers...

— Nous servons la France. Anselme!

— Ah ! tu appelles, toi, servir la France, entourer et protéger un échafaud sur lequel va mourir une innocente vierge-martyre ! Moi, il me semble que cela est se rendre complice des abominables coquins qui nous gouvernent aujourd'hui. Aussi, depuis l'exécution de sœur Agathe, n'ai-je pas goûté un seul instant d'un vé-

ritable repos! Il me semble que j'ai fait partie de ses assassins!...

— Quelle folie! Anselme. Enfin, que veux-tu devenir? quelle profession comptes-tu embrasser?

— Moi, cher ami! Je compte rester ce que je suis, c'est à dire un soldat qui sait manier proprement son fusil et qui ne recule pas devant la bęsogne. Seulement, je voudrais bien effacer le bleu et le rouge qui se trouvent sur ma cocarde, et ne conserver que le blanc!

— Alors, tu irais rejoindre les princes à l'étranger?

— Ah! mais non, s'écria vivement Anselme. Je veux bien me battre avec des

Français contre des Français, mais me réunir à l'étranger qui menace d'envahir notre patrie! c'est là, à mes yeux, un crime inexcusable, irrémissible, dont je ne me rendrai jamais coupable. Il paraît que la Vendée et la Bretagne, loin de courber lâchement la tête comme le reste de la France, résistent avec une énergie et un héroïsme sans égal à l'immonde tyrannie des Robespierre et des Saint-Just : je me rendrai en Vendée ou en Bretagne.

— Et si l'on te prend, tu seras fusillé.

— J'ai toujours entendu dire me répondit gravement Anselme, que la nature s'oppose à ce que l'on fusille quelqu'un plus d'une fois; or être fusillé une seule petite fois, tu m'avoueras que ce n'est pas

la peine d'en parler : c'est fait si vite ! Mais laissons là ce sujet de conversation qu'il n'est pas encore temps de couler à fond, et parlons de notre départ, qui doit avoir lieu, dit-on, demain matin à cinq heures.

J'ai déjà dit que la pensée que j'allais quitter Grasse me souriait infiniment ; une seule chose m'attristait, c'était de me séparer de mon excellent hôte, pour qui j'avais conçu une véritable et profonde amitié. Verdier, de son côté ressentait vivement mon départ ; il me jura à cent reprises qu'il ne m'oublierait jamais et qu'en quelqu'endroit du monde que je fusse il me ferait parvenir de ses nouvelles, à moins toutefois, ajouta-t-il en souriant tristement, que l'on ne m'incarcère et que l'on ne me guillotine.

— Et moi je prends l'engagement de répondre avec la plus grande exactitude à toutes vos lettres, à moins aussi qu'une balle ne me casse la tête, ou que je ne tombe entre les mains de l'ennemi.

— Hélas! avouez, cher ami, me dit-il que c'est une triste époque que celle où deux amis qui se séparent ne savent pas, quoique jeunes tous les deux, s'ils se reverront jamais! En l'an II de la République, il y a toujours derrière un adieu, une pensée de mort!

CHAPITRE XLVI

Le lendemain matin, il faisait à peine jour lorsque le bataillon se rassembla sur la grande place, et se mit en marche au son des tambours; à sept heures, nous étions déjà éloignés de près de deux lieues de la ville de Grasse!

Je n'ai certes pas l'intention de décrire étape par étape, la marche que fit le bataillon pour arriver à Lantosque, le dernier village que nous traversâmes avant d'atteindre le camp de Saorgio, dont il était éloigné de deux lieues à peine.

Je ne puis cependant passer sous silence l'impression de profonde tristesse que me causa l'aspect morne et désolé de la campagne : de tous les côtés ce n'étaient que chaumières en ruines, que maisons brûlées, que granges trouées par les boulets ou hachées par la mitraille.

De troupeaux, pas un seul ! Les habitants avaient, en fuyant, emmené avec eux leur bétail.

Le temps qui était magnifique, les tapis

d'émeraudes qui s'épanouissaient au soleil, les fleurs qui jetaient au vent leurs doux parfums, formaient, avec cet abandon et ce silence lugubre, un contraste pénible et saisissant. En présence de ce calme et de ces splendeurs de la nature, je ne cromprenais pas que les hommes trouvassent le déplorable courage de se haïr et de s'entr'egorger !

Quant à Anselme, poussé par son instinct à s'occuper des détails de la vie matérielle, il trouvait chaque jour le moyen de se procurer le repas du soir. Tantôt il me servait un poulet, d'autres fois un morceau de bœuf, souvent aussi une tranche de cheval, mais enfin notre table improvisée de campement n'était jamais vide.

Les corbeaux qui, habitués à l'abon-

dante curée que produisaient chaque jour les fureurs de la guerre, semblaient s'être donné rendez-vous aux abords du camp, n'étaient pas dédaignés par Anselme qui savait en tirer un succulent parti. Mon compagnon, propablement afin de se procurer par l'imagination les jouissances culinaires que la réalité lui refusait, les appelait : « des perdrix noires. »

Nous étions couchés depuis une heure dans les chaumières abandonnées de Lantosque lorsque le bruit du canon grondant dans le lointain, arriva jusqu'à nous.

Cette fois était la première que j'entendais tonner le bronze des batailles; je ne pus me défendre d'une certaine sensation.

— Sais-tu bien, Anselme, dis-je à mon compagnon étendu sur la paille près de moi, que jamais encore je ne me suis trouvé au feu ! Je ne sais, mais il me semble que la première fois je ferai une piteuse contenance.

— Bah ! me répondit Anselme, tu es bien bon de t'occuper d'une pareille bagatelle. Tu feras comme tout le monde, tu commenceras par avoir peur des boulets tu finiras par t'y accoutumer.

— Oui, mais si l'on s'aperçoit que j'ai peur !

— Tu ne le laisseras pas voir, donc ! Et puis, ne t'inquiète pas trop d'avance ; je te garantis qu'avant la fin de la première bataille à laquelle tu assisteras, ta nature

d'homme intelligent et sensible aura tellement fait place à la brute, que tu ne demanderas plus que sang et carnage. C'est vraiment chose aussi étonnante que triste, de voir combien les mauvais instincts de l'homme ont besoin d'être peu excités pour prendre leur élan et se développer!... Mais il se fait tard, et il faut que je me lève demain avant le jour pour aller à la maraude : bonsoir.

— Est-ce que le bruit du canon ne t'empêche pas de dormir, Anselme?

Un ronflement sonore de mon camarade répondit à ma demande : Anselme dormait déjà profondément.

Le lendemain matin nous nous mîmes en marche pour le camp de Saorgio, où nous

arrivâmes deux heures après. Un immense bonnet rouge accroché au haut d'une perche s'élevait à côté de la tente occupée par le général et servait de pavillon au quartier-général. Il me sembla que ce bonnet rouge était un alambic dégouttant de sang humain.

Décidément, la canonnade que j'avais entendue la veille au soir, avait tourné mon esprit aux idées sombres.

Jamais je n'oublierai l'aspect pittoresque qu'offrait le camp. De tous les côtés on ne voyait que des figures hâves, que des vêtements tombant en lambeaux, que des armes rouillées.

Un étranger qui se serait trouvé transporté tout à coup au milieu de ces soldats

déguenillés, n'eût certes pu penser qu'il avait devant les yeux un corps d'armée de cette France si superbe et si puissante : il se fût cru bien plutôt au milieu d'une troupe de bandits.

Nous apprîmes qu'un engagement assez vif avait eu lieu la veille au soir avec les Piémontais et qu'une cinquantaine des nôtres étaient restés morts sur le carreau.

En passant près d'une tente, ou pour être plus exact d'un vieux morceaux de toile accroché à quatre bâtons, qui la soulevait à cinq pieds au dessus du sol, j'entendis des cris et des gémissemets qui me glacèrent le sang dans les veines.

— Que se passe-t-il donc? demandai-je à

un soldat qui sortait, le bras en écharpe, de dessous cette toile.

— C'est le cabinet de toilette de gens qui ont été éclaboussés hier au soir pendant l'échauffourée avec les Piémontais, me répondit-il et que l'on rajuste.

— Vous voulez parler sans doute de l'ambulance?

— Justement! Quant à moi, un aide-chirurgien vient de taponner un peu mon bras; heureusement pour moi qu'il y a presse, et que le carabin n'a pas de temps à perdre, sans cela il n'eût pas manqué, histoire de s'exercer la main, de me couper le bras.

— Comment! il vous eût amputé? m'écriai-je avec une horreur que je ne cherchai pas à dissimuler. Une pareille opération n'est cependant pas une chose si légère, que l'on doive se hâter de la conclure sans réfléchir.

— Ah! vous croyez, mon officier, que les chirurgiens s'amusent à réfléchir, — me dit le soldat blessé en riant à se tenir les côtes; ça n'en finirait plus.

Cette réponse, on le concevra sans peine, me fut assez désagréable et ne me rassura nullement pour l'avenir.

Je m'empressai de quitter les abords de l'ambulance, car les cris que poussaient les blessés, me causaient une sensation fort désagréable, et je m'éloignai en priant

Dieu de ne pas me laisser tomber au pouvoir de quelque carabin,qui eût devant lui et du temps à perdre et besoin de se faire la main.

Dans l'après-midi, le général nous passa en revue.

En conscience, il ne pouvait louer notre tenue; aussi n'en dit-il pas un mot; mais en revanche, il s'étendit beaucoup sur notre courage et sur notre patriotisme, nous loua de la résolution que nous avions prise de mourir plutôt que de nous rendre—résolution soit dit en passant, dont il n'avait jamais été question — et finit en entremêlant les mots de patrie et celui de tyrans avec une telle habileté, que, quoique cette partie de son discours manquât complètement de sens, nous fûmes

électrisés et nous applaudîmes avec transport.

Le général terminait à peine cette belle harangue, lorsqu'un de ses aides de camp vint l'avertir qu'un corps de Piémontais était embusqué dans les bois qui avoisinaient le camp.

— Soldats, s'écria le général, je veux bien, prenant en considération le temps que vous avez perdu, vous donner la préférence pour aller reconnaître l'ennemi. C'est une mission aussi difficile que dangereuse à remplir, et il y a cent à parier contre un que plusieurs d'entre vous auront le bonheur de mourir pour la patrie. Montrez-vous donc dignes par votre conduite de la faveur que je vous accorde.

Le général dit alors quelques mots à notre commandant, puis s'éloigna au galop.

— Adjudant! s'écria notre commandant en s'adressant à moi, votre avancement a été rapide, et vous devez avoir hâte de gagner l'épaulette que vous portez. Prenez avec vous trente hommes, et allez reconnaître l'ennemi.

J'avoue en toute humilité qu'en recevant cet ordre, auquel j'étais si loin de m'attendre, un frisson me passa tout le long du corps et que je restai droit et immobile comme une statue, sans savoir que répondre.

Il est probable que ma stupéfaction passa pour du sangfroid et de l'indiffé-

rence, car aucun murmure ne parvint à mes oreilles; au reste, Anselme, avec une présence d'esprit et une générosité qui ne devaient nullement m'étonner de sa part, vint fort à propos à mon secours.

— Sont-ce des hommes de bonne volonté que l'on demande? dit-il en s'adressant au commandant.

— Oui, des hommes de bonne volonté, car je ne veux pas faire de jaloux, répondit le commandant.

Ayant eu le temps de reprendre mes esprits pendant le répit que m'avait donné la demande d'Anselme, je me retournai alors vers le bataillon, et d'une voix que j'essayai de rendre forte et assurée.

— Qui vient avec moi ! m'écriai-je.

— Moi ! moi ! répondit Anselme en déployant toute la richesse de sa basse-taille.

— Moi ! moi ! répétèrent en chœur les cinq cents hommes du bataillon.

Cet enthousiasme me rassura tout-à-fait, en me prouvant que l'amour-propre pouvait tenir lieu de courage, car, me dis-je, il n'est pas probable que sur cinq cents hommes qui, non seulement consentent, mais encore demandent à partager mes dangers, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui aimeraient mieux rester en sûreté au camp, que de me suivre ! Faisons comme eux, payons sinon d'audace, du moins de contenance.

Cinq minutes plus tard, je partais à la tête de trente braves, choisis plutôt par Anselme pour reconnaître et débusquer, si c'était possible, le corps d'ennemis dont on venait de signaler la présence dans les bois qui avoisinaient le camp.

Je marchais la tête haute et d'un air radieux, comme un héros certain de vaincre, mais si quelqu'un eût pu lire dans mon cœur, il y eût trouvé plus d'émotion que de fureur !

Le bois où nous devions nous rendre était éloigné de près d'un quart de lieue de nos premières lignes : aussi Anselme me fit-il observer que le général, en envoyant seulement trente hommes à une pareille distance de tout secours, commettait une grande imprudence.

— Si tu crois me rassurer par de tels propos, tu te trompes beaucoup, lui répondis-je à voix basse.

— Bah! répliqua-t-il sur le même ton, tu portes une épaulette, tu commandes en chef, et trente hommes sont là pour être témoins de ton courage; je parierai volontiers ma tête contre une poularde truffée que tu ne faibliras pas!

— Le fait est, Anselme, comme tu viens de le dire, que je commande en chef cette expédition, lui répondis-je avec un certain orgueil, car je ne m'étais pas encore arrêté à cette idée.

— Ah! ah! me dit Anselme, voilà l'amour-propre qui commence à se montrer enfin, tu es sauvé.

— Silence, Anselme ! nous voici arrivés ; laisse-moi prendre mes dispositions !

La lisière du bois dans lequel nous entrâmes était couverte de taillis assez clairsemés, mais assez touffus cependant pour cacher une embuscade.

J'ordonnai donc à mes hommes de se déployer en tirailleurs, afin de fouiller la plus grande étendue de terrain possible.

A peine cet ordre venait-il d'être exécuté, qu'une décharge de coups de fusils retentit et qu'un soldat, frappé par une balle, tomba sanglant à mes pieds !

Quelques sifflements sinistres traversèrent l'air près de moi et me firent tressaillir.

— Ne fais pas attention, me dit Anselme, ce sont des balles : commande-nous d'aller en avant !

La recommandation d'Anselme était inutile.

Voyant que l'on pouvait essuyer une décharge sans être tué, et stimulé surtout par cette pensée que trente de mes camarades obéissaient à ma volonté, et qu'à leur retour au camp ils rendraient compte de ma conduite, je repoussai énergiquement l'émotion qui s'était emparée de moi au début de l'action, et d'une voix éclatante :

— Allons, mes amis, ferme ! chargez ces esclaves, ces satellites ! En avant ! les enfants de la patrie.

Je dois rendre cette justice à mes soldats qu'ils obéirent avec un enthousiasme sans pareil à mes ordres.

S'élançant vers les taillis d'où était partie cette décharge qui avait tué un des nôtres, ils atteignirent les Piémontais avant que ceux-ci eussent eu le temps de recharger leurs armes, et les abordèrent franchement à la baïonnette.

L'issue du combat ne fut pas longtemps incertaine. En moins de cinq minutes nous avions tué deux hommes, blessé sept autres, fait cinq prisonniers et mis le reste en fuite : nous étions vainqueurs!

Jamais, j'en suis persuadé, le gain de l'une de ces grandes et mémorables batailles, qui décident du sort d'un empire,

ne causa à un roi ou à un général, un plaisir semblable à celui que me fit éprouver l'avantage que je venais de remporter.

A vrai dire, cet avantage n'était guère dû ni à mes connaissances militaires, ni aux dispositions que j'avais prises ; n'importe ! il me semblait en ce moment que je comptais parmi les grands capitaines ; je suis certain que j'eusse accepté alors sans hésiter le commandement en chef d'une armée.

Après nous être assurés de nos prisonniers, nous reprîmes la route du camp. Toutefois avant d'abandonner les lieux témoins de mon premier exploit, j'ordonnai que l'on construisît un brancard pour pouvoir transporter les blessés.

— Ne vous inquiétez pas de ces esclaves du roi, adjudant, me répondit un vieux sergent qui faisait partie de mon détachement, je connais la façon dont on doit les traiter. Je vous assure que pas un seul d'entre eux ne s'échappera.

— Très bien, sergent, je m'en rapporte à vous pour les faire transporter au camp.

Le sous-officier sourit alors d'une singulière façon et s'éloigna sans répondre.

Je venais de commander la retraite, lorsque plusieurs coups de fusil qui retentirent derrière un buisson, à quelques pas de l'endroit où je me trouvais, me firent tressaillir : je crus à une surprise.

— Ne fais pas attention, me dit An-

selme, ce sont les prisonniers que l'on expédie.

— Comment, les prisonniers que l'on expédie ! m'écriai-je avec étonnement. Qu'entends-tu par ces paroles ?

— J'entends que le sergent vient de faire fusiller les blessés !

— Horreur et infamie ! serait-il possible !

— Voyons, ne t'exaspère pas ainsi pour si peu de chose, me dit Anselme, tu te ferais passer pour un agent des Anglais, pour un émissaire de Pitt et Cobourg... Après tout, ce sergent n'est pas aussi coupable qu'il en a l'air... C'est un homme pratique, qui ne connaît que son

métier. Il a pensé sans doute que le transport de ces blessés retarderait notre retour au camp, encombrerait notre marche et pourrait nous nuire, si nous rencontrions l'ennemi. Au reste, ce qu'il a fait est une chose qui a lieu tous les jours! Dame! tu as beau froncer le sourcil et te mordre les lèvres, tu ne changeras pas le caractère de la guerre, et tu ne lui donneras jamais l'allure d'une idylle de mademoiselle Deshoulières ou de M. de Florian.

Il faut savoir s'habituer aux spectacles des cruautés que l'on est impuissant à empêcher. A présent, si tu m'en crois, tu comderas la retraite.

CHAPITRE XLVII.

—

Anselme achevait à peine de prononcer ces mots, lorsque le vieux sergent revint avec les cinq ou six hommes qui lui avaient servi à accomplir son horrible exécution.

Il avait l'air aussi tranquille et aussi insouciant que s'il sortait d'accomplir une corvée de service.

— C'est fini, adjudant, me dit-il laconiquement.

Pendant que nous retournions au camp, nous causions, le lecteur ne s'en étonnera pas, de notre escarmouche.

— Ma foi, mon officier, me dit un jeune caporal qui voyait le feu pour la première fois, je parierais volontiers que nous avons eu affaire à plus de cent hommes!

— Tais-toi donc, blanc-bec, dit le vieux sergent en haussant les épaules, tu ne sais ce que tu dis! Je suis certain, moi,

que les Piémontais nous étaient inférieurs en nombre !

— Ah ça ! sergent, c'est un peu fort ! les balles sifflaient de tous les côtés, et on ne voyait qu'une ceinture de flammes devant soi !

— T'appelles ça de la flamme, toi ! Qu'est-ce que tu dirais donc si tu assistais à une vraie bataille rangée? Petit, l'expérience de la chose te manque encore.

— Mais alors, sergent, s'écria le jeune caporal, à quel chiffre s'élevait donc, d'après vous, le nombre de l'ennemi?

— A vingt-cinq ou trente hommes, au plus. Nous étions à peu près à forces égales.

Cette réponse, qui rabaissait mon triomphe, ne me plut que médiocrement, et, faisant venir un des prisonniers piémontais devant moi :

— Combien étiez-vous lorsque vous nous avez attaqués ? lui dis-je.

— Nous étions dix-neuf hommes, me répondit-il, vous en avez tué neuf, nous sommes cinq prisonniers, et cinq se sont sauvés, cela fait bien le compte !

Ce renseignement fort exact dissipa un peu les fumées de l'orgueil qui m'étaient montées au cerveau, mais il ne me retira cependant pas en entier la joie de mon triomphe.

Mon entrée au camp fut une véritable

ovation, ou du moins elle me parut telle, car, persuadé que tous les yeux étaient fixés sur moi, la moindre félicitation que l'on m'adressait retentissait à mes oreilles comme le son éclatant de la trompette.

Je ne puis me rappeler aujourd'hui ce souvenir sans rire de mon puéril amour-propre.

Le commandant, ravi de la gloire que venait de recueillir son bataillon, m'accueillit de la façon la plus flatteuse et m'embrassa publiquement devant mes camarades, en déclarant que j'étais appelé à un brillant avenir; puis il m'emmena avec lui pour écouter mon rapport.

Je dois confesser ici, pour ne pas me départir de ma véracité habituelle, que malgré la déclaration du prisonnier piémontais, j'enflai un peu dans ma narration le nombre des ennemis, que j'évaluai à cinquante ou soixante, j'ajoutai ensuite que, selon toute apparence, les Piémontais avaient dû subir des pertes bien autrement considérables que celles que nous avions eu le temps de constater; enfin, j'achevai en faisant un pompeux éloge des sous-officiers et soldats placés sous mes ordres.

Le commandant, désireux de faire une bonne réputatton à son baiaillon, renchérit encore sur mon rapport en adressant le sien au général de brigade, lequel augmenta également celui qu'il envoya

au général de division; enfin, ce dernier, tenant à bien poser son corps d'armée près le Comité de salut public pour suivre les opérations militaires, donna une grande importance à cette escarmouche.

Quant au Comité de salut public, fidèle à son système de relever le moral des populations et d'entretenir leur enthousiasme, par le récit des victoires remportées par les troupes de la République, il exagéra de beaucoup les détails qu'il reçut des représentants, et les fit insérer dans le bulletin.

Deux mois plus tard, j'eus le plaisir de lire dans une gazette que: trente hommes, commandés par moi, avaient attaqué deux cent quatre-vingts Piémontais, tué

quarante-cinq, fait vingt-deux prisonniers, et mis le reste en fuite.

J'étais traité de héros, les Piémontais de satellites du tyran, et mes soldats de « valeureux enfants de la patrie. »

J'eus la pudeur de ne point conserver le numéro de cette gazette !

La vie que nous menions au camp était loin d'être agréable : les provisions que nous recevions, insuffisantes et de mauvaise qualité, ne répondaient qu'à moitié à nos besoins; nous mangions fort peu, mais fort mal.

Quant à nos effets d'équipement et d'habillement, c'était encore pis !

Nos habits tombaient-ils en lambeaux, on nous envoyait de mauvaises paires de souliers ; aussi les semelles de nos chaussures quittaient-elles nos pieds à chaque pas que nous faisions, on nous expédiait des habits de la plus déplorable qualité.

Je puis hardiment avouer que, dans toute notre division, il ne se trouvait pas un seul homme qui possédât un uniforme complet.

Quel serait l'étonnement d'un ancien soldat de Turenne, s'il pouvait assister à la guerre comme on la fait aujourd'hui!

Quelle différence entre les savantes et régulières campagnes du temps passé et la façon dont opèrent nos généraux d'à présent.

Jadis, on prenait ses quartiers d'hiver; aujourd'hui, on se bat en ayant de la neige jusqu'à la ceinture; jadis, les campagnes représentaient pour ainsi dire des tournois en plein champ; aujourd'hui, elles se sont changées en immenses boucheries humaines; jadis, les camps étaient retranchés, palissadés, défendus par des frises; les armées possédaient des tentes, des ambulances, des boulangeries des approvisionnements, les officiers une nombreuse livrée, une table toujours admirablement servie à la même heure; les généraux n'exposaient leurs soldats qu'avec la plus grande circonspection, ainsi qu'un joueur d'échecs qui hésite longtemps avant de mettre un pion en prise; aujourd'hui, l'endroit où l'on s'arrête prend le nom de camp, quoique cet endroit ne soit, ni dé-

fendu, ni palissadé; les soldals ont pour abri la voûte du ciel, pour palissades leurs baïonnettes, pour retranchements la terreur qu'ils inspirent!

En fait de voitures, nous ne possédons que des chariots qui servent aux transports de la poudre et du pain, et nos officiers sont trop heureux, non pas d'avoir un seul domestique pour nettoyer leur habit, mais bien un habit à nettoyer eux-mêmes.

Quant à leur nourriture, je les ai vus, pendant un mois, être réduits, ainsi que les soldats, à trente châtaignes par homme et par jour!...

Enfin, un général sacrifie, sans le moin-

dre remords, la vie de dix mille hommes à la prise d'une redoute.

Aujourd'hui, peu importe le nombre des morts que coûtera cette opération; ce que l'on veut, c'est réussir, coûte que coûte : aussi réussit-on souvent.

Un phénomène que je ne puis m'expliquer, est cette animosité, qui atteint presque jusqu'à la terreur, que montrent nos soldats envers l'ennemi : il n'y a pas de jours où nos avants-postes n'injurient les sentinelles perdues de nos adversaires; chaque soir, nos cavaliers poussent des pointes, sans y être obligés, aussi loin qu'ils peuvent, et ils ne rentrent au camp qu'après avoir sabré quelques patrouilles isolées ou quelques traînards; il en est de

même pour nos voltigeurs, qui se répandent sans cesse en tirailleurs sans en avoir reçu l'ordre.

Jadis, cette fureur qui anime nos hommes ne parlait pas aux soldats : ils se battaient parce qu'ils en recevaient l'ordre; mais leurs fusils seuls agissaient, leurs cœurs restaient indifférents.

Aujourd'hui, quelle différence!

On aborde l'ennemi avec une rage personnelle; chaque soldat a soif, non pas du sang de l'homme que ses chefs lui commandent d'attaquer, mais de l'étranger qui se trouve devant lui, et qu'il déteste d'une haine sans égale!

Est-ce le patriotisme qui enflamme ainsi nos hommes ?

Chose bizarre et inexplicable, je ne le crois pas.

Seulement, on nous répète tellement, à chaque instant, que les satellites des tyrans viennent égorger, dans nos sillons, nos épouses, nos sœurs et nos campagnes, que nous avons fini par ressentir une colère implacable pour ceux que l'on nous représente comme étant les satellites des tyrans.

En un mot, c'est une fièvre chaude éprouvée par un million d'hommes, un délire grandiose et affreux tout à la fois qui marquera dans l'histoire! Quant à l'enthousiasme calme et réfléchi, du répu-

blicain pour la liberté, si je puis m'exprimer ainsi, je ne le vois nulle part!

Depuis deux mois que je menais cette rude existence de soldat de l'an II, j'avais fini par m'accoutumer assez bien à la vie des camps.

Les surprises de nuit, les escarmouches et les prises d'armes ne me causaient plus cette sensation pénible que j'avais éprouvée à mon début.

Je ne raconterai pas au lecteur tous les épisodes militaires auxquels je me trouvai mêlé; ce récit monotone de coups de fusils — car on s'attaque et on se défend toujours à peu près de la même façon — l'ennuierait bientôt.

Toutefois, je demanderai de consigner un petit événement dont je fus le témoin et qui rentre tout à fait dans mon sujet.

Un matin, à la distribution des vivres, nous aperçûmes avec un grand désappointement qu'un convoi sur lequel nous comptions avait été intercepté par l'ennemi et qu'il nous fallait passer la journée sans manger.

Comme déjà depuis plusieurs jours, nos rations avaient été rognées sans aucun ménagement, et que nous en étions réduits au strict nécessaire pour ne pas mourir de faim, cette nouvelle nous attrista beaucoup et produisit une certaine effervescence parmi nous.

Un pauvre diable de grenadier, nommé

Noireau, doué d'un appétit phénoménal, se trouvant incapable de supporter plus longtemps une si rude abstinence, essaya de passer à l'ennemi, et fut arrêté dans sa tentative de désertion.

Immédiatement le conseil de guerre s'assembla et Noireau fut condamné à être fusillé sur-le-champ.

Ma mauvaise étoile voulut que l'on me commandât pour diriger cette exécution.

Je ne cacherai pas que cette coutume de faire supplicier les condamnés militaires par leurs amis et leurs camarades, me semble un usage aussi barbare qu'odieux.

Comme vingt pages éloquentes ne me suffiraient pas pour développer toutes les raisons et tous les motifs qui militent en faveur de l'abolition de cet usage atroce, je préfère passer mon plaidoyer sous silence, et arriver à l'exécution de Noireau.

Lorsque je vins le trouver sous la tente qui lui servait de prison, Noireau devina en moi un messager de mort.

— Hélas! adjudant, me dit-il, vous venez me chercher pour me conduire au supplice.

— Tu as à peu près deviné, mon pauvre Noireau, lui répondis-je. Je suis, en effet, chargé de t'avertir qu'il ne te reste plus qu'une heure à vivre, et de te demander

si tu n'as pas quelques dispositions dernières à prendre.

— Merci bien, mon officier, mais comment voulez-vous qu'un pauvre diable comme moi aît des dispositions à prendre?

— A revoir, Noireau, du courage.

J'allais m'éloigner, lorsque le condamné me saisit par le bras, et, d'un air moitié honteux, moitié suppliant :

— Je voudrais bien, adjudant, me dit-il, vous adresser une question, mais je n'ose.

— Parle sans crainte, mon ami, et sois persuadé que tout ce que je pourrai faire pour toi je le ferai!

— Est-il vrai, adjudant, que quand un homme est condamné à mort, on lui accorde avant de le conduire au supplice, tout ce qu'il demande, sa grâce à part, bien entendu!

— Oui, Noireau, c'est l'usage!

— Eh bien alors, reprit vivement le grenadier, si j'exigeais que l'on me servît un bon et copieux repas...

— On ferait tout ce qu'il est possible pour te satisfaire!

— Vrai! s'écria Noireau avec un élan de joie singulier pour un homme dans sa position. Eh bien, j'ai plus de chance encore que je ne le croyais! Vite! le repas promis, adjudant.

— Je vais faire en sorte qu'on te l'apporte, répondis-je en sortant.

En effet, grâce au zèle que je déployai, je parvins à procurer à Noireau un somptueux dîner, c'est-à-dire un morceau de cheval rôti, vingt châtaignes, deux pommes, une demi-livre de pain et une demi-pinte d'eau-de-vie.

Le condamné finissait son repas, lorsqu'à la tête du peloton chargé de l'exécuter, je me présentai devant lui. Je le trouvai radieux.

— Vraiment, mon officier, me dit-il, je n'ai peut-être pas commis une si grosse sottise en désertant! Cette matinée est une des meilleures de ma vie!... Je ne

regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir en garder plus longtemps le souvenir.

Le condamné, après avoir prononcé ces parole d'un ton assez dégagé, se leva sans attendre mes ordres, et nous suivit de la meilleure grâce du monde.

Toutefois, arrivé à moitié chemin de l'endroit désigné pour son exécution, il changea un peu de contenance et tomba dans une profonde rêverie.

— Savez-vous bien, lieutenant, me dit-il brusquement tout à coup, que la vie est une drôle de chose. Ce matin, tous mes camarades m'aimaient, j'étais libre, personne ne s'occupait de moi, et voilà que, parce que je n'ai pas su résister aux atteintes de la faim, je suis regardé comme

un traître, tout le monde ne s'occupe plus que de moi, et que je vais mourir tué par ces mêmes camarades qui, naguère, m'estimaient et m'aimaient. C'est bien bête.

— Mais, Noireau, lui répondis-je, s'il n'y avait pas de discipline?

— Eh bien, le grand mal, s'écria-t-il en m'interrompant, il n'y aurait plus d'armées, et les hommes, au lieu de s'entr'égorger aussi cruellement qu'ils le font, mourraient tranquillement de leur belle mort! Je vous avouerai qu'en ce moment je ne comprends pas les avantages qu'un peuple peut retirer de la guerre.

J'allais essayer de répondre aux rai-

sonnements de Noireau, qui ne cessaient pas de m'embarrasser, lorsque je m'aperçus que j'étais arrivé à l'endroit fixé pour l'exécution.

J'ordonnai à mon peloton de faire halte ; le cœur me battait davantage que la première fois que je me trouvai en face de l'ennemi.

Noireau, il faut le reconnaître, se conduisait d'une façon fort convenable, et grâce à sa docilité, rendait moins pénible pour ses camarades l'affreuse mission dont ils étaient chargés.

— Adjudant, me dit-il en voyant le peloton s'arrêter, il paraît que c'est ici ?

— Oui, mon brave Noireau, lui répondis-je avec émotion, c'est ici.

— Allons, puisque rien ne peut plus me sauver, le mieux est de me soumettre. Dites-moi, je vous en prie, adjudant, ne doit-on pas me bander les yeux ?

— Oui, Noireau, c'est l'usage ; mais cependant si tu désires voir la mort en face et tomber en soldat, je prendrai sur moi de t'exempter de cette formalité.

— Oh ! mon Dieu, mon officier, je vous assure qu'en ce moment je n'éprouve nullement l'envie de me poser en crâne : loin de là, je voulais au contraire vous prier d'ordonner que l'on me bande les yeux avec le plus grand soin, et de façon qu'il me soit impossible d'apercevoir les canons de fusil dirigés contre moi !

— Très bien, Noireau, ton désir sera

satisfait. N'as-tu plus, à présent, aucune autre demande à m'adresser? Parle sans crainte.

— Merci bien, adjudant; que voulez-vous que je demande? Ah! pourtant, si!... Je voudrais bien distribuer à mes camarades les quelques objets dont je dispose encore.

— Dépêche-toi, Noireau, nous sommes en retard!

— Comme c'est drôle, tout de même, adjudant, de penser que s'il était en votre pouvoir de me sauver la vie, vous n'hésiteriez pas, j'en suis persuadé, à le faire, et que cependant vous allez me tuer! Enfin!... Ces réflexions sont superflues... Tiens, Benoist, continua le malheureux en

s'adressant à un des soldats du peloton, prends mes bretelles, elles sont presque toutes neuves, c'est un bon marché pour toi ! Toi, Ducros, je te donne ma pipe ! Ah ! je t'oubliais, mon bon Pellier, ajouta Noireau en s'adressant à un conscrit qui se tenait au second rang et faisait tous ses efforts pour retenir ses larmes, je n'ai plus rien... Ah ! si fait !... Pour être servi le dernier tu ne seras pas le plus mal partagé, mes souliers sont presque tout neufs, tu les prendras après ma mort !.. Allons, voilà qui est fini ! Adjudant, une dernière grâce ! me permettez-vous d'embrasser mes camarades ! ça me donnera du courage de voir qu'ils ne me méprisent pas.

J'étais tellement ému que je ne pus ré-

pondre au condamné que par un signe de tête affirmatif.

Ses adieux terminés, Noireau se retourna vers moi :

— Adjudant, me dit-il à voix basse, je sens que si vous m'accordez ainsi tout ce que je demande, je n'aurai plus la force de me laisser fusiller tranquillement.... Ordonnez aux camarades qu'ils se pressent... Allons, je ne suis pas encore trop à plaindre.. J'ai bien déjeuné ce matin ! Ma mère, morte depuis deux ans, ne subira pas le contre-coup de mon exécution... rien ne me retient ici bas... Adieu, mon adjudant, et merci de vos bontés !

Quelques secondes plus tard, cinq coups de fusil partaient ensemble et Noireau

tombait la face contre terre. Horreur! le malheureux n'était pas mort! Il se débattait au milieu d'une mare de sang. Les hommes de la réserve l'achevèrent aussitôt. Quelques minutes après, une petite éminence, à peine visible, qui bosselait le terrain, prouvait que les pionniers avaient à leur tour rempli leur triste tâche dans le drame lugubre. Je m'éloignai du lieu de l'exécution, la tristesse dans l'âme, et pendant plus d'une semaine j'eus constamment devant les yeux l'affreuse agonie du malheureux Noireau.

CHAPITRE XLVIII

Sur ces entrefaites, le général publia un ordre du jour dont je ne puis passer la teneur sous silence, car elle appartient pour ainsi dire à l'histoire.

Cet ordre du jour enjoignait aux troupes

de ne pas faire de prisonniers à l'ennemi; de massacrer impitoyablement tous ceux qui tomberaient en leur pouvoir.

Tout homme qui n'exécuterait pas cet ordre était déclaré traître à la patrie et devait être puni comme tel.

J'avouerai que cette mesure sanglante, si contraire aux lois de la guerre, révolta ma conscience et me causa un mouvement de dégoût profond; je me promis que jamais je ne me soumettrais à un ordre pareil.

Un des sergents de ma compagnie, jeune homme de vingt-cinq ans, nommé Picard, d'un caractère doux et inoffensif, de famille honnête, et ayant reçu une assez belle instruction, se montrait le parti-

san et l'admirateur dévoué de cette mesure.

—En temps de révolution, nous disait-il d'un air plein d'onction, les demi-moyens n'aboutissent qu'à des désastres. Il faut savoir faire taire sa sensibilité devant le patriotisme, et frapper sans trêve et sans pitié, si l'on veut que la liberté triomphe! Comme homme, je maudis cet ordre du jour; comme citoyen je l'exécuterai sans hésitation, sans pitié et sans remords!

Ce que c'est pourtant que la contagion de l'exemple!

A force d'entendre Picard, que j'aimais et que j'estimais, s'extasier de bonne foi sur l'énergie — qu'il traitait de sublime — que déployait la Convention dans cette

circonstance, je finis par trouver moi-même que cet ordre du jour n'était pas aussi monstrueux et aussi inhumain qu'il m'avait paru tout d'abord.

Peu à peu, l'éloquence de Picard aidant toujours, j'en arrivai à considérer cette mesure comme indispensable.

A présent que je suis de sangfroid je comprends que Picard était un pauvre esprit faible et malade, et moi un inepte mouton de Panurge!

Combien de républicains de bonne foi, lorsque l'orage, qui bouleverse en ce moment la France, sera passé, auront un pareil aveu à se faire!

Vers le milieu de prairial, nous reçûmes

l'ordre, un soir, de nous tenir prêts le lendemain matin à manger la soupe à sept heures, et nous conjecturâmes qu'une expédition importante allait avoir lieu. Nous ne nous trompions pas.

Le lendemain, vers les huit heures, nous nous mîmes en marche avec sept autres bataillons : le temps était réellement admirable. Il faisait un de ces beaux jours purs et brillants, tels que l'on n'en voit guère en France, mais qui se présentent fréquemment dans les hautes régions où nous nous trouvions alors.

Vers les trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'entrée d'un beau vallon, couronné de droite et de gauche d'un taillis de chênes.

Notre division se partagea en deux corps à peu près égaux, et alla occuper les deux coteaux.

Quand à notre bataillon, on le fit entrer dans les taillis, et l'on nous ordonna, car nous étions placés là en embuscade, de garder le plus profond silence.

Malgré cet ordre, il nous fut impossible de passer la nuit entière sous les armes, sans rompre la désespérante monotonie de cette attente par nos conversations : seulement nous causions à voix très-basse.

— Je ne sais pourquoi j'augure mal, pour moi, de la journée de demain, me dit Anselme, il me semble que je dois être tué!

— Allons donc! veux-tu bien te taire et repousser au loin de semblables pensées, lui répondis-je, cela te porterait malheur.

— Mon cher ami, ce qui est écrit là-haut ne peut manquer de s'accomplir ici-bas, et mes pressentiments n'influeront en rien sur ma destinée. Après tout, ce que je prends pour des pressentiments est peut-être bien encore l'envie immodérée que j'éprouve de racheter ma vie passée, et la peur de ne pouvoir réussir à accomplir ce projet.

— De quelle vie passée et de quels projets parles-tu, Anselme?

— De ma vie de soldat républicain et du dessein que j'ai formé de passer en Vendée ou en Bretagne!... Tu as beau ouvrir de

grands yeux étonnés, c'est comme ça. J'ai à me faire pardonner d'avoir servi, au nom de la liberté, d'instrument passif aux gredins qui nous gouvernent, si cela peut s'appeler toutefois gouverner. C'est un vœu que j'ai fait au moment où tombait la tête de sœur Agathe, et tu conçois combien il est sacré !

— Quoi ! Anselme, tu irais te ranger sous la bannière de ces abominables chouans qui ne vivent que de meurtres et de pillages ?

— Certes, j'irai, dit Anselme en m'interrompant ; mais pourquoi traites-tu ainsi les chouans d'assassins ? As-tu donc jamais vécu avec eux, pour pouvoir les juger avec une telle autorité ? Non : tu les

connais seulement par les récits que l'on fait sur leur compte, récits mensongers qui sortent des officines des clubs révolutionnaires, pour se répandre dans un public stupide et crédule... Quand à moi, je dis que quand deux cent mille travailleurs des champs abandonnent leurs moissons, leurs femmes, leurs enfants; laissent brûler leurs chaumières, piller leurs récoltes, offrent leurs poitrines à la mitraille et portent leurs têtes sur l'échafaud, et tout cela pour défendre leurs anciens maîtres, aujourd'hui proscrits, et leur religion persécutée; je dis qu'il n'est guère possible que ces gens-là ne soient que des assassins!... Après tout, je ne prétends pas qu'exaspérés par les cruautés que l'on exerce contre eux au nom de la liberté et de la fraternité, ils ne se soient pas livrés parfois à de

sanglantes représailles! Que veux-tu! l'homme n'est pas parfait : la persécution appelle la vengeance!

Cette détermination d'Anselme, d'aller se joindre aux Vendéens et aux Bretons, m'affligea, mais je savais mon compagnon trop entêté pour essayer de le faire renoncer à son projet : je m'efforçai seulement d'éloigner de son esprit les tristes pressentiments qui le troublaient.

Lorsque le soleil se montra à l'horizon, nous étions brisés de fatigue; cette nuit passée debout sous les armes, avait été plus pénible qu'une marche forcée.

Au reste, rien de saisissant comme le contraste que présentait la nature que

nous avions devant les yeux, avec les scènes de carnage que nous attendions.

Il avait plu pendant la nuit et les feuilles des arbres, couvertes de gouttes d'eau, brillaient aux rayons du soleil semblables à des écrins de diamans.

Des plantes aromatiques et des fleurs s'exhalaient des parfums enivrants et délicieux, qui nous plongeaient dans une douce ivresse.

Au haut du vallon j'apercevais un petit presbytère avec sa campanille; à travers les jalousies vertes de cette tranquille dedemeure on distinguait les figures effrayées de ses habitants qui, leurs regards tournés du côté par où l'on attendait l'en-

nemi, étaient sans doute en proie à une anxiété extrême.

Ah! combien de rêves irréalisables d'avenir éveillait en mon cœur la vue de ce presbytère.

Je sentais si bien, en ce moment, que le bonheur pouvait se trouver sur la terre, que la bataille prochaine, dans laquelle je devais bientôt figurer, me causait une horreur profonde.

Le paysage était complet : du sommet des coteaux, des filets d'eau limpide, roulant entre des massifs de lentisques, allaient se perdre en le grossissant dans le ruisseau qui coulait en bas du vallon, et dont le cours était marqué par deux lignes d'aulnes.

La végétation de la plaine resplendissait d'une fraîcheur qui eût défié le pinceau d'un peintre.

Les oiseaux animaient l'air de chants que la nature seule peut inspirer et auxquels le génie ne peut atteindre ! Tout respirait la joie et le bonheur !

Plongé dans une douce extase, j'en étais arrivé à perdre la conscience de mon être, lorsqu'une forte pression que je ressentis au bras me rappela au sentiment de la vie réelle.

— Regarde, me disait Anselme; voici l'ennemi !

En effet, à cinq cents pas au plus devant nous, débouchait en ce moment un corps

nombreux de Piémontais ; environ quinze cents hommes !

Subissant sans doute, comme je venais de la subir moi-même, l'influence produite par cette belle nature que j'ai esquissée, ne pouvant la décrire, les Piémontais cheminaient gaîment.

Le bruit de leurs chansons arrivait jusqu'à nous.

Je ne puis dire la profonde pitié que je ressentis en ce moment pour ces malheureux.

Tout à coup le signal de l'attaque est donnée : des bois de droite et de gauche part une double et formidable décharge de mousqueterie. Des cris de désespoir et

d'effroi font place aux chansons ; un grand nombre de Piémontais sont étendus sanglants par terre.

Toutefois, je dois rendre cette justice à l'ennemi, qu'après un court moment de terreur et de confusion, produit par cette attaque si soudaine, et à laquelle il était si loin de s'attendre, il fit bonne contenance et ne lâcha pas pied.

L'ordre rétabli, le commandant piémontais voulut opérer sa retraite, mais il trouva les issues du vallon occupées, et partout une grêle de balles accueillait sa tentative. Après une fusillade qui dura près d'un quart d'heure, l'ennemi se voyant hors d'état de se défendre plus

longtemps, demanda à capituler, offrit de se rendre.

Hélas! la nouvelle loi qui défendait de faire des prisonniers devait être exécutée : nous continuâmes notre feu.

FIN DU ROI DE CHEVRIÈRES.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

